

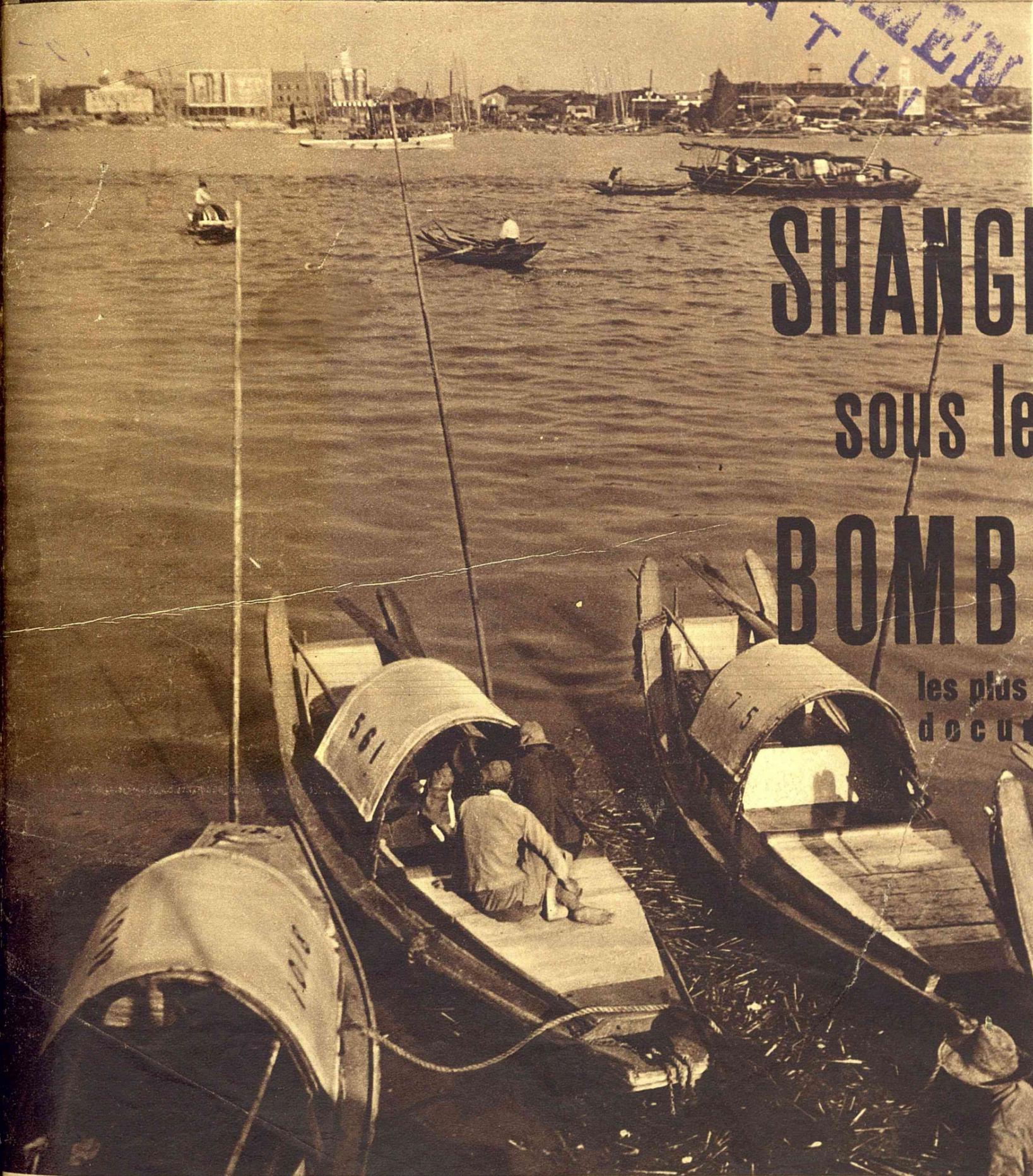
regards

PARAIT LE JEUDI

★ 16 SEPTEMBRE 1937 N° 192

1 fr. 50
1.75 Belge
0.35 Suisse
24 pages

1.25
BELGES
SUISSE
pages



SHANGHAI sous les BOMBES

les plus récents
documents

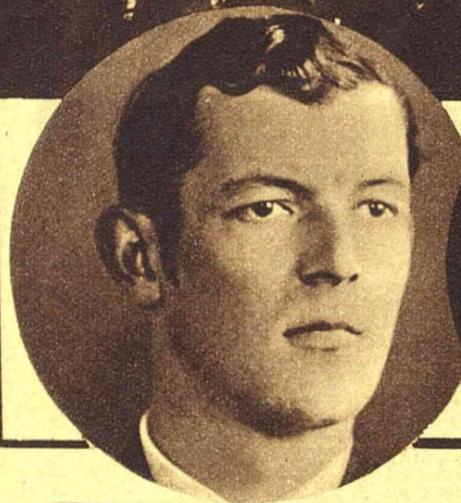
Rev 7/2

A. H. N.
S. GUERRA CIVIL

REGISTRACION DE DOCTORES
1937
S. GUERRA CIVIL

dans ce numéro commence un prodigieux roman
de Jacques SPITZ *La Guerre des Mouches*

ACTUALITÉS de la semaine



« Il ne faut pas que la France puisse vivre et travailler en paix ! Il ne faut pas que se réalise, contre la menace extérieure du fascisme, l'union de notre peuple laborieux ! Il ne faut pas que se développe dans notre pays la reprise économique voulue par les travailleurs et leurs organisations ! »
 Voilà pourquoi l'autre nuit deux immeubles de Paris ont sauté, dont l'un ensevelissait sous ses décombres deux malheureux jeunes gardiens de la paix. Il s'agit, pour la racaille criminelle aux ordres du fascisme international, de créer la panique, de montrer la France pacifique du Front populaire comme étant en proie au désordre, il s'agit de semer la terreur et de dresser les Français les uns contre les autres. Les odieux attentats de la rue de Presbourg et de la rue Boissière s'ajoutent à une longue chaîne d'attentats et de crimes, tous impunis, commis sur le sol de notre pays : de l'assassinat de Navachine à l'explosion de l'express de Vintimilla, de l'exécution des frères Rosselli aux bombes de Toussus. Les précisions apportées par M. Kling, directeur du Laboratoire Municipal, ne laissent aucun doute sur ce sujet. L'attentat est signé. Les Français, qui ne se laisseront pas désunir, exigent qu'on agisse. Que notre pays soit débarrassé des espions, des provocateurs, des assassins. Et vite !
 En haut, à gauche : Dans la nuit, la foule se presse aux abords de la rue de Presbourg où l'explosion vient de se produire; à droite, l'immeuble coupe en deux jusqu'au 5^e étage.
 Ci-contre à gauche : les deux victimes, l'agent Truchet, à gauche, et l'agent Lenier, à droite.



Le 9^e Congrès du Parti Nazi vient d'avoir lieu à Nuremberg. De toutes les parties de l'Allemagne sont venues des sections d'assaut qui participaient au Congrès (photo 5).
 Hitler, dans son discours, revendiqua une fois de plus des Colonies pour l'Allemagne et injuria les démocraties et le communisme. On voit sur la photo 6 le Colonel Ramon Franco qui représentait, à Nuremberg, son frère le général Franco.



On a célébré samedi le 20^e anniversaire de la mort de Guynemer. On voit sur la photo ci-contre (8) Guynemer qui venait d'abattre son premier avion le 19 juillet 1915. On sait que Guynemer devait par la suite devenir un des plus grands as de l'aviation de guerre et qu'il abattit 54 avions ennemis avant d'être lui-même tué. Prise d'armes au Bourget pour commémorer Guynemer (7).

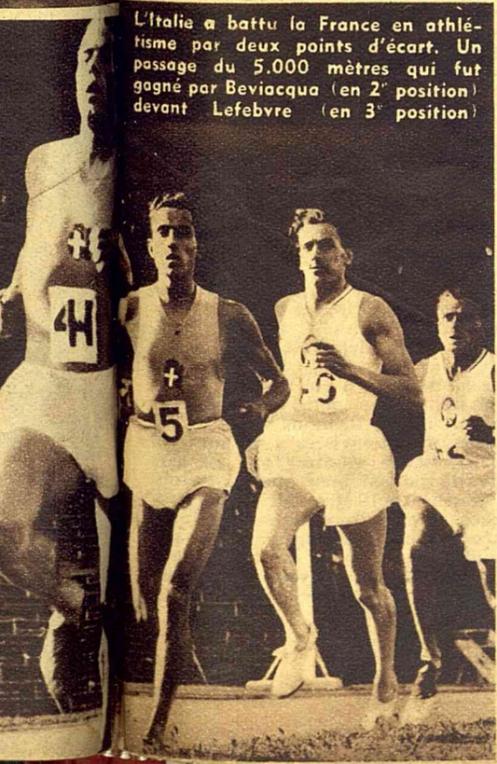


Nouvelle victime du fascisme international, le pilote français Abel Guidez, sur un avion commercial, a été attaqué par une escadrille alors qu'il se trouvait en vue de Gijon. L'avion français est tombé en flammes près de Ribadecella. Le pilote est mort carbonisé.





Ensemble de chant et de danse de l'Armée Rouge qui reçoit un accueil enthousiaste à la Salle Pleyel, sous la direction d'Alexandrov (à droite).



L'Italie a battu la France en athlétisme par deux points d'écart. Un passage du 5.000 mètres qui fut gagné par Beviacqua (en 2^e position) devant Lefebvre (en 3^e position).



La Conférence de Nyon

Le mot d'ordre des démocraties doit-être: FERMETÉ NYON

La Conférence des « puissances méditerranéennes » a donc eu lieu, malgré le sabotage de l'Italie et de l'Allemagne et sans la participation de ces deux Etats totalitaires. Elle s'est déroulée, comme on sait, à Nyon, petite localité voisine de Genève qui entre ainsi dans l'Histoire, et a abouti très rapidement à un accord. Il est difficile, à l'heure où nous mettons sous presse, de porter sur l'accord de Nyon un jugement définitif. En effet, on ignore encore quelle sera l'attitude de l'Italie, et si Mussolini acceptera de ratifier l'accord. Quant au représentant de l'U.R.S.S., Litvinov, il a formulé des réserves et décidé d'en référer à son Gouvernement, les résultats pratiques de la Conférence différant notablement des termes de l'invitation adressée aux puissances.

On peut dire cependant que l'accord de Nyon est moins mauvais que ne pouvaient le faire craindre les efforts de Sir Vansittart — c'est-à-dire de la City et du Foreign Office — pour avantager Franco et lui donner la consécration internationale. Ce résultat, on le doit, il faut le dire, essentiellement aux efforts de Litvinov et de l'U.R.S.S. qui a, une fois de plus, bien servi la cause de la paix. On sait en quoi consiste en gros l'accord : les puissances riveraines de la Méditerranée protégeront leurs eaux territoriales par leurs propres moyens et n'admettront la présence d'aucun sous-marin étranger dans ces eaux — 60 torpilleurs anglais et français assureront « la police de la mer » sur les routes maritimes les plus fréquentées. Mais... mais l'Espagne républicaine, puissance non invitée à Nyon, n'est pas

admise à se livrer aux opérations de police, et les navires gouvernementaux espagnols restent exposés aux pirates « inconnus ». L'Espagne républicaine ne contrôlera aucune zone, l'U.R.S.S. est éloignée du contrôle méditerranéen. Par contre, l'Italie — alors qu'il est prouvé pour plusieurs torpillages au moins que ce sont des sous-marins italiens qui ont opéré — se voit attribuer une zone de surveillance, et il y a tout lieu de croire que Mussolini exigera plus. Et si, pour l'instant, on affirme que la rébellion espagnole ne se verra pas reconnaître le droit de belligérance, on annonce un chantage de l'Italie pour, en échange de la ratification de l'accord, exiger la reconnaissance de sa... piraterie éthiopienne.

REGARDS.
(Voir suite page 14).

GENÈVE

AUCUN moment depuis qu'existe la S.D.N. une session ne se sera ouverte dans une telle atmosphère. Nous n'en sommes plus aux violations symboliques de traités et aux discours menaçants : nous en sommes à la guerre.

Elle a éclaté aux deux endroits les plus sensibles, véritables nœuds vitaux pour la paix du Monde : en Méditerranée et dans le Pacifique, en Extrême-Orient et sur les routes qui y mènent. Par là, l'Angleterre et la France sont directement et gravement menacées.

Il n'est pas nécessaire de démontrer la gravité de cette menace pour la France. Ce n'est pas seulement l'insécurité des mers, les navires poursuivis et torpillés par des sous-marins « inconnus ». C'est aussi, dans nos possessions lointaines, l'esprit de révolte, de « putsch » antidémocratique entretenu par une inlassable propagande, le soulèvement méthodiquement préparé par les agents hitlériens au Maroc et en Indochine.

La guerre, qui fait des milliers de victimes en Extrême-Orient et au Sud des Pyrénées, n'est pas seulement un crime par elle-même. Elle est un épisode d'avant-garde de la guerre des dictatures contre les démocraties, d'une guerre où l'idée impériale vaincue en 1918 essaiera de prendre sa revanche contre les idées de liberté et de « self government ».

A vingt-cinq années de distance, la situation européenne se présente exactement de la même façon qu'avant 1914 : la paix apparaît comme alors solidaire du destin des démocraties. Malheureusement l'attaque s'annonce infiniment plus redoutable. En 1914, la guerre impérialiste de l'Allemagne apparaissait clairement comme une guerre dynastique, inspirée par les magnats de la Schwer Industrie. Aujourd'hui les dictatures, bénéficiant des erreurs des démocraties, ont réussi à détourner à leur profit une partie importante des masses déprimées, démoralisées par la crise et le chômage. Jadis Napoléon III, après avoir supprimé toutes les libertés, prenait figure « d'empereur des ouvriers et des paysans ». Il avait préparé son accession au pouvoir en promettant la fin de leur misère aux classes laborieuses, « l'extinction du paupérisme ». De nos jours, les dictateurs ont renouvelé le même jeu en l'étendant au monde entier par une propagande audacieuse, en en faisant un instrument de conquête.

Si l'attaque est plus vigoureuse, la résistance est beaucoup moins forte. Jamais l'Angleterre et la France n'ont permis tant de violations des usages internationaux, tant d'attentats contre leurs intérêts. On nous dit que ces faiblesses sont des sacrifices pour la Paix... Mais ces sacrifices, qui consistent à laisser piller et massacrer des peuples sans défense, ne sont pas seulement immoraux : ils sont inutiles. Ils sont inutiles parce que dans la partie qui se joue en Espagne et en Chine les envahisseurs ne peuvent avoir qu'un objectif : prendre la place occupée par les démocraties. Nous ne sommes plus en effet à l'époque où l'état des marchés européens permettait

de faire fructifier de nouveaux empires : on ne peut plus que s'emparer par la force de ceux qui existent déjà.

Avec quel esprit devons-nous, dans ces conditions, participer, nous, Français, aux débats qui vont s'ouvrir à Genève ?

Aujourd'hui, plus que jamais, un seul souci doit nous animer : l'intérêt de la France car, jamais, il ne s'est à ce point identifié avec la paix du Monde. La paix pour la France et pour le Monde se résume dans ce postulat très simple : respect et défense du droit international et du pacte de Genève.

Nous ne devons pas laisser prescrire dans la conscience européenne des principes tels que ceux-ci : les peuples ont le droit de disposer d'eux-mêmes; la violence ne peut pas produire d'effets juridiques; la paix est indivisible.

Il faut que la voix des démocraties parvienne jusqu'aux peuples asservis par les dictateurs et qui commencent à comprendre où on les mène. En face de l'évangile de la force et de l'obéissance passive, il faut, de Genève, rappeler les principes imprescriptibles de liberté de Genève, l'une des plus anciennes démocraties d'Europe. Il faut dire notre sympathie pour les nations qui luttent pour leur indépendance. C'est parce que nous avons craint de faire cet acte de foi que notre politique étrangère a été jusqu'à maintenant si hésitante.

Mais il ne suffit pas de proclamer des principes, il faut accepter leurs conséquences pratiques : le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes importe la condamnation de ceux qui méconnaissent ce droit et le soutien de ceux qui luttent pour sa défense.

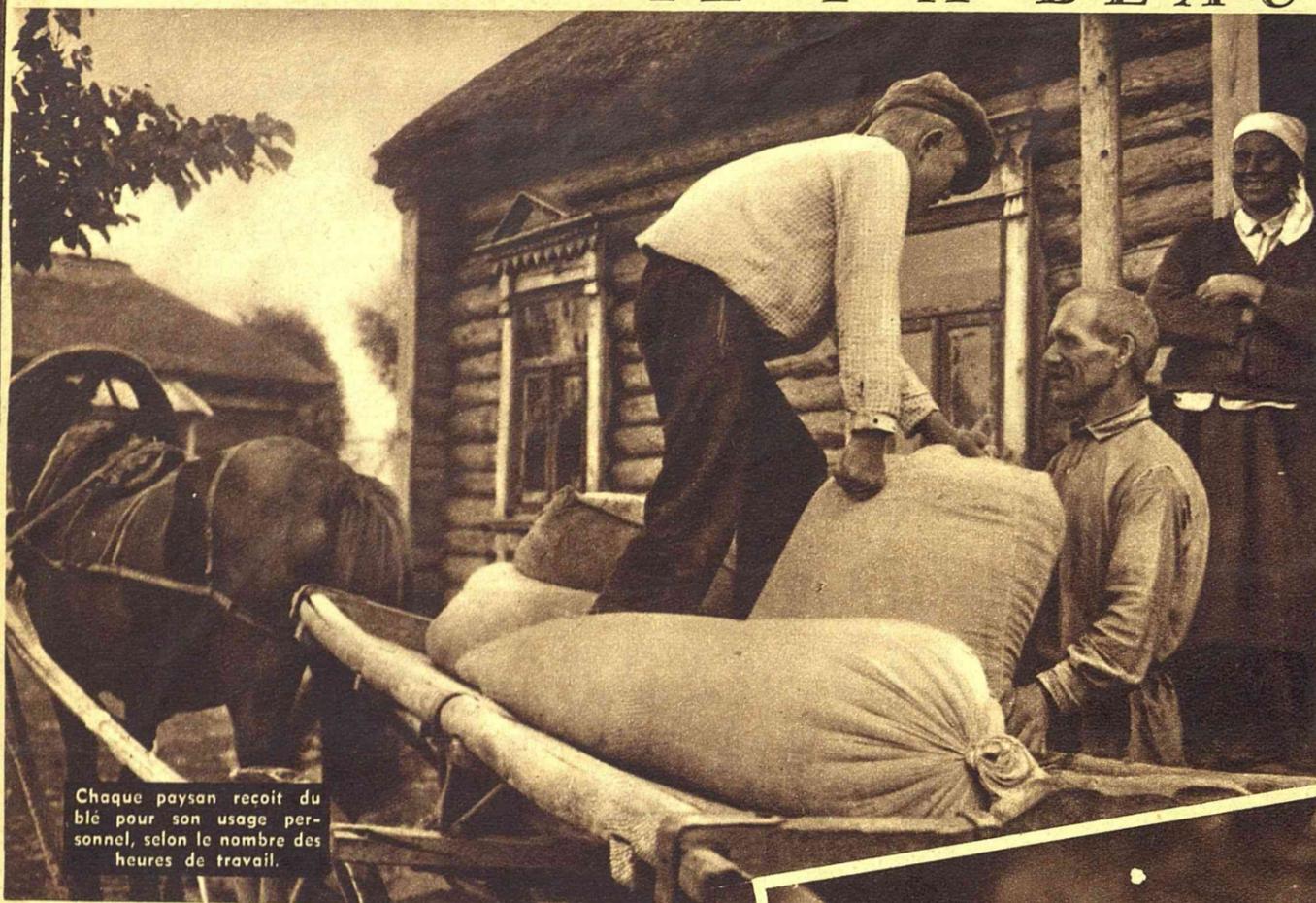
Le principe que la violence ne peut produire d'effet juridique interdit que les envahisseurs puissent réclamer la qualité de belligérants et que les peuples victimes d'une agression puissent perdre de ce fait aucun de leurs droits.

Le principe que la paix est indivisible a pour conséquence le rejet de tout pacte qui, sous quelque prétexte que ce soit, ferait reposer la paix de l'Europe Occidentale sur une alliance contre un pays quelconque de l'Europe Orientale ou du Monde.

Je sais à quelles coalitions d'intérêts se heurte dans nos pays mêmes cette politique de fermeté. Mais l'heure est venue où toute concession nouvelle apparaît en contradiction directe avec l'intérêt de la défense nationale. On peut épiloguer sur la meilleure politique pour faire régner la paix dans le Monde.

La politique de défense nationale est claire, impérieuse. Elle seule doit nous guider à Genève et nous donner la force de parler fermement. Je suis persuadé d'ailleurs que si la paix peut être encore sauvée, c'est uniquement en faisant front à l'agression, en arrêtant la manœuvre d'encerclement par laquelle on cherche à paralyser les forces de paix.

Léon ARCHIMBAUD.
Député.



Chaque paysan reçoit du blé pour son usage personnel, selon le nombre des heures de travail.

J'ai travaillé dans un kolkhoze

Le blé coule à travers les doigts qui s'y enfoncent avec amour.

La récolte soviétique de céréales est cette année d'une abondance rarement égalée. D'après les premiers chiffres elle se monterait à 131 millions de tonnes, soit 50 % de plus que l'an passé.

Le succès de cette récolte est due non seulement aux favorables conditions atmosphériques, mais aussi au système collectif de culture et à la mécanisation agricole.

Nous avons cru intéressant de publier à l'occasion de cette victoire un intéressant reportage de notre collaborateur Georges Dreyfus qui fit avec les gars soviétiques la moisson au Kolkhoze Kirov en Ukraine.

C'est la steppe et c'est le vent. Derrière le camion qui m'emmène au kolkhoze, nous laissons une épaisse traîne de poussière jaune, haut soulevée, et qui retombe lentement sur la grand'route. Sur les acacias assoiffés, sur les jardins secs, sur les maisons hermétiquement closes. Ceux qui sont derrière nous, aveuglés, ferment les yeux, crachotent, s'arrêtent et disent : « Quelle poussière ! » En France, on dirait : « Quels salauds ! ». Dans ce kolkhoze, il y a de l'ordre, cela se voit tout de suite. De chaque côté de la route bordée de piliers de briques blanches, reliés par deux traverses de bois, les maisons toutes blanches, propres et semblables, coiffées de tuiles rondes et pâles, comme nos maisons du Midi, ont chacune pignon sur rue. Derrière sont les aires à blé, les granges, les parcs à poulains et à bétail, et encore plus à l'arrière, loin de la poussière de la route, les jardins verts où mûrissent les poires et les tomates naines, grosses comme des mirabelles.



Des femmes entassent la paille sur des meules longues de plus de 100 mètres et hautes comme une maison.



Dans le bureau du kolkhoze, une maison parmi les autres, je peux me croire dans une des salles d'une Maison du Peuple de la banlieue parisienne. Des murs blanchis à la chaux, des portraits de Staline et de Lénine, un appareil téléphonique, des tables où quelques kolkhoziens font la comptabilité compliquée du kolkhoze, et cette même atmosphère de chez soi et de camaraderie que nous avons avec nos copains. Les hommes, qui me font penser à nos ouvriers de banlieue, sont des paysans.

Le président est comme un directeur d'entreprise collective et les kolkhoziens comme des ouvriers. Il semble que s'efface déjà la différence qui toujours exista entre paysan et ouvrier.

Aujourd'hui s'est terminé le travail de la « combine », machine perfectionnée qui coupe, enlève, bat le grain tout en avançant dans le champ.

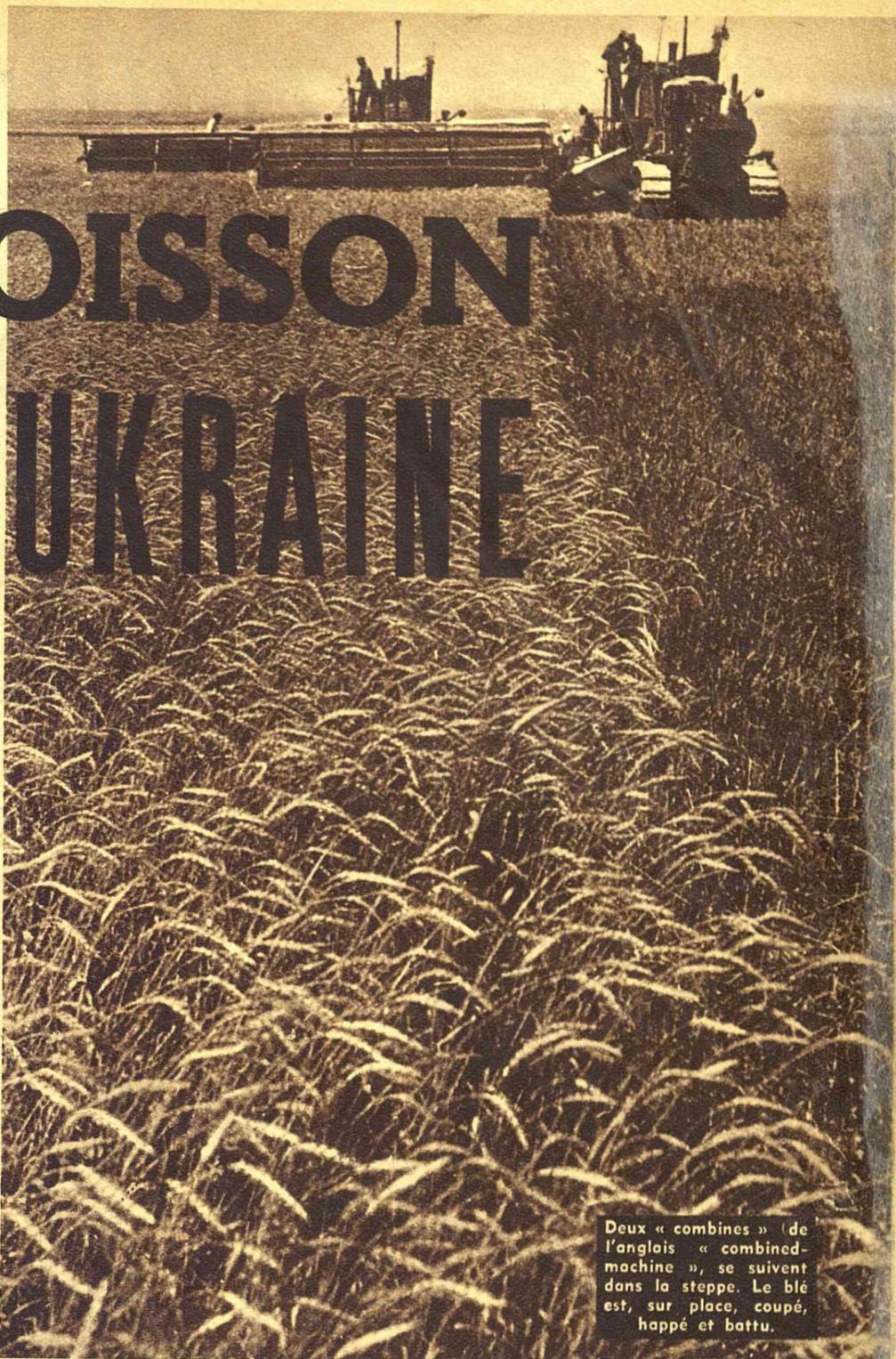
Cette ronde de la combine, monotone et pourtant passionnante comme une compétition sportive, a duré vingt-trois jours, à travers la steppe plate à l'infini où s'étendait le blé et encore le blé.

Derrière son tracteur, la « combine » ressemble à un étrange navire dans la mer de blé. Le tuyau par où coule le blé, terminé par une manche de toile qui flotte au vent, paraît un mât brisé, tandis que Mikhaïl, à son volant, figure parfaitement un pilote qui dirigerait de la passerelle de commandement.

Le début du travail sur la combine a été difficile. On ne comptait pas les arrêts et les pannes, mais maintenant le travail marche rondement. Nous formons une « fine équipe », et les « cinq jours stakhanovistes » ne nous ont pas pris au dépourvu. Il s'agit de montrer que les gars de « Kirov » savent travailler aussi bien que les autres.

Le premier tiers de la journée doit être fait par le tracteur en « première vitesse », car l'humidité de la nuit, gêne le jeu des couteaux et des engrenages. Peu à peu « cela se fait », et, surtout après le repas de midi, quand le « combainier » et le tractoriste se relayent réciproque-

travaillé à la MOISSON un KOLKHOZE d'UKRAINE



Deux « combines » (de l'anglais « combined-machine »), se suivent dans la steppe. Le blé est, sur place, coupé, happé et battu.

ment, la vitesse s'accélère. Il nous fallait au début 22 minutes pour faire le plein d'huile et d'essence. Nous avons réussi à rabaisser ce temps à 14 minutes. Quant au remplissage du radiateur qui se fait selon la règle toutes les deux heures, en deux ou trois minutes maximum il est terminé.

Un matin, Mikhaïl me réveille en agitant un journal devant ma figure. Fatigué par le travail de la veille — nous avons travaillé jusqu'à trois heures du matin — je mets un certain temps à comprendre ce qu'il me veut, puis je lis avec pas mal de difficulté. C'est un numéro de « L'Agriculture Socialiste » qui cite les meilleurs « combainers » de l'U.R.S.S., ainsi que leurs exploits.

— Tiens, lis-moi ça, « petit oncle », et tu verras que, aussi malins que nous soyons, nous sommes des pauvres types... A Simféropol, le « combainner » Alexandre Naoumienko a moissonné avec sa « Combine Communiste », 56 hectares dans sa journée... à la station de M. T. S. de Diergatchev, près de Saratov, le camarade Leysetelina, avec deux « Stalinetz » accouplées, a moissonné 97 hectares... à Engels, le « combainner » Heghardt, décoré de l'ordre de Lénine, a moissonné 210 hectares en 6 jours, et il a gagné 900 roubles... C'est vraiment pas la peine que tu aies une aussi belle montre au poignet si tu n'es pas capable de nous faire accélérer un peu le mouvement. Allez hop... en route, il ne sera pas dit qu'on ne peut pas faire aussi bien que les autres...

Toute la journée nous tournons, nous tournons. La toile de tente qui est au-dessus de nos têtes nous protège tout juste du soleil, mais elle n'empêche pas la chaleur qui, au milieu de la journée monte au-dessus de 50°. Elle n'empêche pas non plus la poussière, qui avec le vent règne en maîtresse sur la steppe. Parfois sur la route qui borde le champ un tourbillon de poussière prend naissance qui grandit en une colonne haute de dix mètres. Elle se déplace rapide sur le chemin et va se perdre dans les champs.

— « Quand j'étais petit, me dit le combainner » je croyais comme mes copains que le diable était dans la trombe, nous y jetions nos couteaux, et après son passage nous cherchions du sang sur la lame... le sang du diable.

Nous voulons battre notre propre record. Je chronomètre. Le 12^e tour qui a exactement 2.300 mètres de long, a été effectué en 41 minutes, ce qui fait du 3,5 kms à l'heure. C'est au-dessus de notre moyenne qui jusqu'à présent est de 3,2 kms à l'heure. Enfin, nous atteignons dans l'ensemble 30 hectares par jour. Le numéro de « L'Agriculture Socialiste » qui dépasse de la poche de Mikhaïl, me rappelle que d'autres ont travaillé mieux que nous; mais ce n'est pas trop mal tout de même. Je sais que c'est l'avis de notre chef d'équipe, malgré ses jurons et ses grommellements, car il aura gagné une moyenne de 150 à 200 roubles par jour depuis le commencement de la moisson.

C'est fini, le champ de tournesols où les fleurs d'un jaune éclatant s'étendent à perte de vue, ne nous signalera plus par sa lente venue jusqu'à nous, que le poste de ravitaillement est proche, et que nous pourrions en courant aller boire à la cruche une gorgée d'eau chaude, en attendant le prochain tour. Fini le spectacle aussi fascinant que celui d'une cascade, du blé qui coule en vagues successives sur le tapis sans fin qui amène les épis à la machine. Les combines vont partir dans la région d'Orenbourg pour faire la moisson où elle a lieu plus tard qu'en Ukraine.

Les combines sont parties, mais ici la moisson continue. Dans la steppe, au bout du village, sur une aire immense, on bat le blé qui a été coupé à la faucheuse, car l'unique combine que nous ayons pu avoir cette année, n'a pu faire le travail à elle toute seule. D'un côté, les jachères, de l'autre des tournesols, avec lesquels on fera de l'huile. L'aire est vaste; c'est le « tabor », c'est une des scènes où se joue chaque mois d'août une partie pour ou contre le socialisme. Il y eut de tragiques mois d'août comme 1932; il y en eut de triomphaux comme 1933 et 1935, 1936, et plus encore 1937.

Les paysans se plaignent du vent, ce vent des steppes, fort comme celui de la mer, qui fait s'envoler la paille, remplit de poussière l'eau du puits. Venu de la mer Caspienne et de l'Asie Centrale, son souffle chaud ne laisse pas une seconde de répit aux paysans qui travaillent à la batteuse ou aux tarares. Mais le vent ne peut guère contre ce grain lourd qui s'amoncele, et sur lequel nous nous allongeons comme sur un lit moelleux, dans la toute petite ombre du tarare qui finit le travail de la batteuse. Je travaille aujourd'hui avec l'équipe de femmes à qui l'on apporte à grosses brouettées, le grain mêlé de paille hachée, et qui rend du blé propre, superbe, que nous entassons avec une sorte d'amour.

— Il y en a beaucoup ? demandais-je à une grande kolkhoziennne qui porte un collier d'ambre serré au cou, et le traditionnel fichu blanc autour de la tête.

— Il y en a beaucoup, répond-elle en laissant glisser du blé entre ses doigts... beaucoup partout.

— Ici, ce qui manque, c'est de l'eau, dit une des femmes.

— Une rivière et des forêts, dit une autre.

— Des forêts et de l'eau, il y en a autour de Moscou, mais du blé comme celui-là il n'y en a qu'en Ukraine.

Le blé ici, c'est tout. Imagine-t-on la vie sans ce blé ? Mais de l'eau, la rivière, la mer, les fraîches forêts, voilà ce dont rêvent ces femmes qui doivent attendre la pluie pour faire la lessive et nettoyer les maisons. Le Dnieper n'est pas loin pourtant, à 70 kms, mais trop loin pour les aider. Le vent depuis 4 jours fait de grands efforts pour amasser quelques nuages et préparer une pluie bienfaisante pour le moment où le grain sera rentré, mais il ne réussit aujourd'hui encore, qu'à faire au-dessus de la steppe, un éventail de nuages, algues si légères qu'elles sont transparentes sur le ciel bleu.

Georgés DREYFUS
(Voir la suite page 22)



Un Kolkhosien vérifie le travail de la combine.

mi les au-
ne Maison
rs blanchis
e, un appa-
ziens font
ette même
nous avons
nser à nos
rise collec-
semble que
entre pay-
combine »,
grain tout
tant pas-
suré vingt-
ou s'éten-
mble à un
r où coule
te au vent,
on volant,
la passe-
eile. On ne
intenant le
ne « fine
e nous ont
e les gars
les autres.
ar le trac-
de la nuit.
Peu à peu
aidi, quand
éciproque

Les vacances payées

LES VACANCES PAYÉES.



Si Papa dort tout le temps, il ne saura pas qu'on est en vacances payées!

en images



LES VACANCES PAYÉES



Encore... jours et la fuite en vacances payées!!!



LES VACANCES PAYÉES



Quel plaisir de travailler quand on pense aux vacances payées!



VIVE LES VACANCES PAYÉES!
Qui nous donnent la Joie et la Gaité.



LES VACANCES PAYÉES.
« Un hôtel qui fera mon affaire! »
« C'est trop cher pour moi, je ne suis pas payé »



Ces VACANCES PAYÉES nous les recommencerons,
Ces doux instants d'Amour, nous les revivrons!

KOKOURIOUKAI une OMBRE GIGANTESQUE sur l'ASIE*

Le mystérieux

DRAGON NOIR

animateur de l'impérialisme nippon
et son activité multiforme au Japon et dans le Monde

On parle beaucoup depuis quelque temps du Dragon Noir et de sa mystérieuse existence. Plusieurs articles même ont paru récemment sur les agissements de cette société secrète. Mais c'est la première fois qu'un journal français apporte sur Kokourioukai (nom japonais du dragon Noir), non plus des affirmations vagues et des détails plus ou moins romancés, mais une analyse exacte, précise, et qui met en pleine lumière la terrifiante activité de la secte qui mène le jeu du Japon impérialiste et fasciste. L'étude que publie « Regards », commencée la semaine dernière par une rétrospective de l'action de Kokourioukai depuis sa création, s'attache aujourd'hui à l'action présente du Dragon Noir, dont on trouve partout la trace en Asie et même au delà. Cette étude documentée et passionnante est due à la plume d'une personnalité parfaitement au courant des affaires d'Extrême-Orient et que la nature même de ses révélations a contraint à garder l'anonymat.

LE Dragon Noir n'a pas perdu de son influence, au contraire; partout, on le retrouve et Toyama dans les coulisses prépare les attentats, fait et défait les ministères au Japon, recrute pour l'étranger des agents... qui ne sont point tous Japonais. N'a-t-on pas vu un honorable lord du Parlement Britannique, Trebitsch-Lincoln, passer au service de Toyama? Actuellement, le diable est fait ermite en apparence et Trebitsch-Lincoln est devenu, sous le nom de Tchiao Kouon, moine bouddhiste. Mais n'est-ce point parce que Tokio aime avoir dans ses services de nombreux moines bouddhistes: ils sont liés à la population dont ils connaissent le dialecte, les habitudes, les pensées; ils valent mieux encore que les prostituées, les commis-voyageurs, les photographes et les coiffeurs nippons que l'on rencontre partout autour du Pacifique.

Récemment, s'est tenu, au Japon, un grand congrès bouddhiste asiatique et on n'a point parlé que de religion.

C'est grâce à de tels moines qu'insensiblement le Japon a étendu son influence dans le Foukien, province de la Chine du Sud, située en face de Formose, qui lui servirait le cas échéant de moyen de pénétration dans toute la partie méridionale de l'Empire du Milieu et de base navale vers les Iles du Sud si convoitées, les Philippines, les Indes Néerlandaises. « Pour avoir quelques chances de battre l'Amérique, il faut tout d'abord occuper le Foukien », écrivait récemment l'écrivain militaire nippon Foujita.

(*) Voir Regards du 9 septembre 1937.



Elèves-officiers japonais. Le second à partir de la gauche est le fils de l'empereur.

Le vice-amiral Kiyoshi Hasegawa, commandant la flotte japonaise.

C'est un prêtre bouddhiste, Otami, qui actuellement dirige le « Dragon Noir », dans la Chine du Nord, où les services japonais de renseignements qui viennent d'être réorganisés, sous la direction du général Kevashiru, ont reçu pour directives nouvelles d'acheter les petits commerçants du Shansi, d'utiliser les organisations religieuses, les pèlerinages, de corrompre les militaires mécontents.

Combien de généraux chinois, de « seigneurs de la guerre », plus qu'à demi-féodaux, dépendent du « Dragon Noir »?

S OS pères, naïfs, quand quelque grand événement d'actualité avait frappé leur imagination, le célébraient par d'interminables plaintes, s'il était lugubre, et par de belles images d'Epinal gaiement bariolées, s'il était joyeux.

Manifestations d'art populaire qui se sont perdues, les unes submergées par le tintamarre des disques et des T.S.F., les autres par la presse sensationnelle, les reportages cinématographiques...

Mais rien ne meurt tout à fait quand il s'agit de traditions. Et « Regards » a eu la surprise de découvrir, au tourniquet d'un bazar du Vieux-Port de Marseille, entre les coffrets ornés de coquillages et les images classiques de la Bonne-Mère et de l'illustre Sardine, une étonnante série de cartes postales où l'art pictural (elles sont en couleurs, s'il vous plaît) et l'art poétique, se sont alliés pour célébrer les « Vacances Payées ».

Les collectionneurs, n'en doutons point, feront leurs délices de ces documents, qui prendront avec le temps une petite valeur historique. Pour la première fois, aux baigneuses, aux amoureux, aux touristes conventionnels, qui peuplent d'ordinaire le monde bleu et or des cartes postales, se substituent, avec leurs vêtements et leurs instruments de travail, la dactylo, le mécano, la midinette... A eux les ciels d'indigo, les couchants de flamme, les roches purpurines et les végétations tropicales, et l'amour, qui rime avec toujours!

Tout cela, d'ailleurs, est plein de cette bonhomie ingénue qui convient au genre et au sujet. Notez, cependant, l'astuce du fabricant, qui n'a pas oublié la clientèle possible de messieurs les patrons, et sa malice à leur usage: en pleine Promenade des Anglais, « l'ouvrier », dont la coquette mallette est couverte de somptueuses étiquettes touristiques, choisit son palace: et le patron (mais pourquoi ressemble-t-il à M. de Monzie?) grogne, dépité: « C'est trop cher pour moi, je ne suis pas payé. »

Allons, ce n'est pas bien méchant... et cela n'ôte rien de leur valeur aux autres slogans dont la vérité profonde fera pardonner l'... insuffisance lyrique:

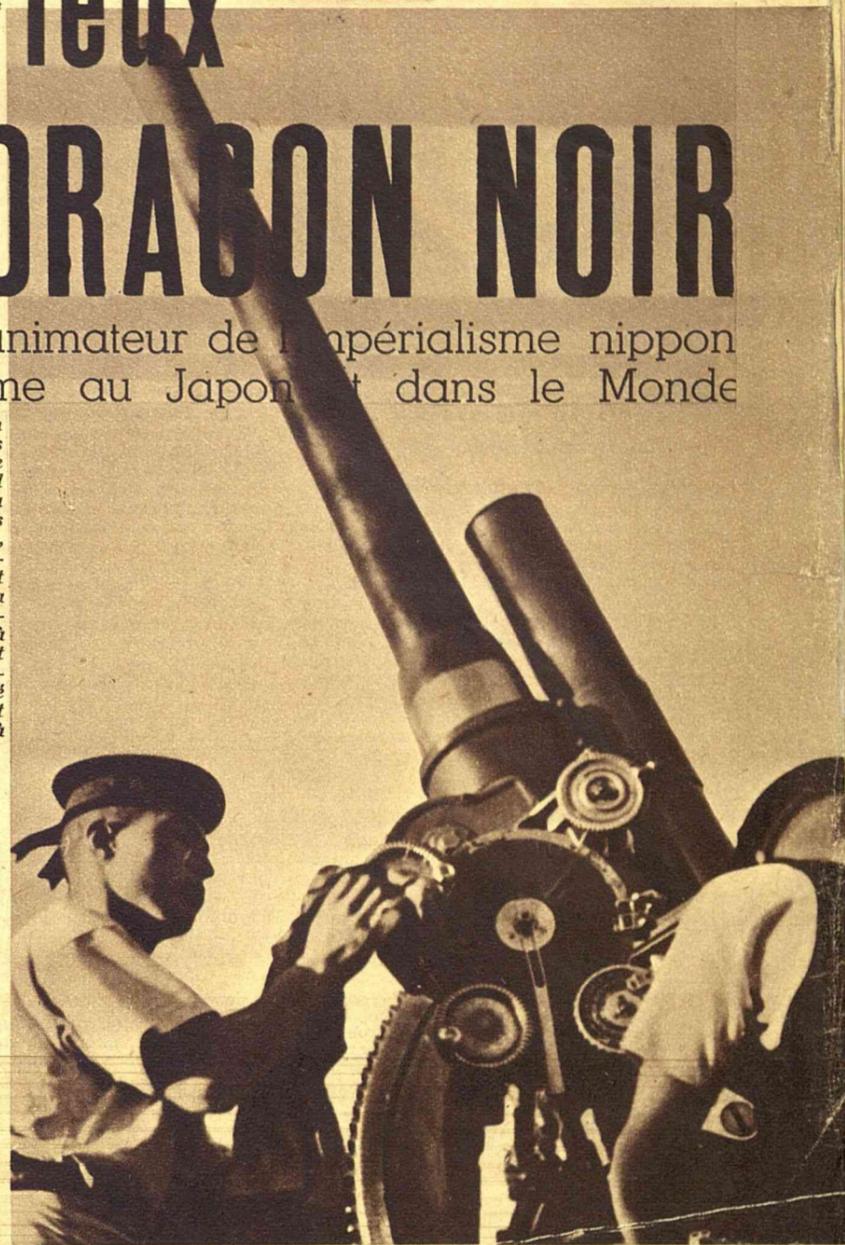
« Vive les vacances payées,
« Qui nous donnent la joie et la gaieté! »
« Quel plaisir de travailler
« Quand on pense aux vacances
[payées!] »

Et, enfin, — tous en chœur, voulez-vous? :

« Ces vacances payées, nous les recommencerons... »

...Oh! oui.

Huguette GODIN.





Le général Senjuro Hayashi, premier ministre.

Actuellement, l'unité nationale de la Chine, grâce surtout aux efforts du Parti Communiste, a fait de gros progrès; « Comités de Salut National » naissent partout, poussent Nankin à l'action, mais, dans le gouvernement, le « Dragon Noir » dispose de beaucoup d'« amis » fonctionnaires, militaires, etc., qu'on a vus à l'œuvre à la dernière session du Comité du Kouo-Min-Tang: Hé-In-Tsing, Wang-Ching-Wei ont lutté contre le retour aux trois principes de Sun-Yat-Sen: « alliance avec l'U.R.S.S., alliance avec le P.C., soutien des mouvements ouvriers et paysans », pour la plus grande gloire de Tokio. Tous les moyens sont bons pour entraver l'unité nationale de la Chine.

Le Dragon Noir a des Russes à sa solde; des Russes blancs, si nombreux dans la concession française de Shanghai, qu'on l'appelle souvent concession russe car ils y sont les maîtres et l'avènement en France du gouvernement de Front Populaire n'y a apporté aucun changement; si nombreux aussi dans les villes de Mandchourie: c'est l'Ataman Semenoff et le général tsariste Killitsine qui, aux ordres du général japonais Ando, recrutent pour le Dragon Noir; leurs agents pénètrent en Mongolie Extérieure, en Sibérie, en Russie d'Europe. Il n'y a d'ailleurs pas que des Russes Blancs parmi ces agents; on recrute aussi des mécontents, des adversaires politiques du régime.

C'est d'un disciple de Mitsourou Toyama que dépend tout l'espionnage nippon en Chine, du général Doihara qu'on a appelé le « Lawrence » d'Extrême-Orient.

C'est Doihara qui, en 1931, dirigeait la mission militaire nipponne de Kharbine; c'est lui qui dénicha, à Tien-Tsin, l'empereur de Chine détrôné par la Révolution en 1912, et le mit sur le trône du Mandchou-Kouo en 1932, sous le nom de Pou-Yi.

Il entoura ce fantôme de « conseillers nippons » et de hauts fonctionnaires et généraux chinois corrompus. Mais Doihara eut une mésaventure: pour briser la résistance populaire, il versa à un général chinois rebelle, Ma, un million de yens, et lui offrit le poste de ministre de

la Guerre. Ma prit le million et ne se soumit pas, tout de suite du moins. Scandale! Doihara fut retiré de Mandchourie où l'état-major installa force maisons publiques que peuplèrent 42.000 jeunes filles du vieux Japon, achetées par des agents gouvernementaux quelques centaines de yens à leurs parents, paysans pauvres et endettés. Le « Lawrence » nippon repart bientôt comme chef du Service spécial de l'armée du Kouang-Toung qui s'occupe de la Chine, de la Mandchourie, du Thibet et de la Mongolie. C'est lui qui dirige les expéditions en Sibérie Soviétique: sabotages d'usines, de ponts, de voies ferrées, de matériel de transport, etc. C'est lui qui a créé le Conseil Politique autonome au Tchahar pour détacher cette province de Nankin. Doihara, du Dragon Noir, est actuellement membre du Conseil Supérieur de la Guerre.

Depuis 1934, pour sa propagande à l'étranger, le « Dragon Noir » dispose d'une filiale, « La Grande Société Asiatique », dont le but est de donner l'esprit asiatique, continental aux Japonais, d'étudier les possibilités de relations commerciales avec le Proche Orient (il faudrait étudier en détail la pénétration du commerce nippon en Perse, en Irak, en Turquie, et aussi les menées diplomatiques et autres des Japonais en ces pays: des agents nippons n'ont-ils pas proposé récemment une alliance à la Turquie, alliance qui lui vaudrait, « après la victoire de l'U.R.S.S. », l'Arménie Soviétique et d'autres territoires? « La Mission du Japon est de jouer dans l'unification de l'Asie le rôle de maître, de directeur, de pilote. »

Bref, le rêve de l'impérialisme nippon est de faire de l'Asie un vaste-Man-Chou-Kouo et, pour cela, il utilise toutes les fautes, tous les crimes de l'impérialisme blanc. A la Ligue « Jeune Asie » qui dépend de la « Grande Société Asiatique », on trouve de pseudo-nationalistes hindous, annamites, siamois, afghans, philippins que l'on anime d'un esprit « anti-blanc ». Toyama fomenté partout des troubles en Asie: il a, dans ses mains, par exemple, Mohamed Hatta, le chef du parti soi-disant « anticolonialiste », Pandikan Indonésia (Indes Néerlandaises). En ce pays, Toyama se rencontre avec Gœbbels qui a mis la main sur un certain nombre de journaux.

Au Siam, ce sont des membres du Dragon Noir qui conseillent le gouvernement semi-fasciste et féodal de Bahon et de Bipul, qui réorganisent la flotte de guerre, l'aviation, qui envoient dans les écoles militaires et navales du Japon de jeunes étudiants et qui — il faut bien des ressources — dirigent la très active contrebande des marchandises nipponnes vers l'Indochine française.

A Singapour, qui domine l'Océan Indien et qui relie les possessions occidentales de l'Empire britannique, à Singapour dont l'Angleterre a fait une énorme forteresse, fourmillent les membres du Dragon Noir et de ses filiales qui excitent le nationalisme des indigènes et espionnent les travaux militaires.

A Hong-Kong, la forteresse de l'Angleterre en Chine, mêmes intrigues.

Aux Etats-Unis et dans leurs possessions, des centres d'espionnage nippon furent découverts en 1936, qui avaient réussi à enrôler des officiers de la marine de guerre. Les Japonais « travaillent » surtout les Philippines et les Hawaï. Ils fourmillent dans la zone du canal de Panama et dans tous les romans consacrés à la prochaine guerre, on décrit com-

ment dès les premières heures de l'« inévitable » conflit avec les Etats-Unis ce canal sera détruit...

Au Japon, le « Dragon Noir » ne reste pas inactif; il aide la police contre le mouvement ouvrier, contre les « idées dangereuses »; l'arrière doit être sûr en temps de guerre. Certes, la police est vigilante et multiplie les arrestations; deux fois par mois, elle contrôle toutes les familles dont les membres doivent répondre à de multiples questions relatives à leurs ressources, à leurs affaires, à leurs lectures, à leurs idées; deux fois par an, une perquisition générale est effectuée.

Les conscrits sont très minutieusement examinés et pour contrôler les étudiants et les membres de l'enseignement, un office spécial a été créé.

Mais tout cela est insuffisant. Le vieux Toyama et son successeur probable Komei (Taouza) le savent; aussi disposent-ils de sociétés très diverses en apparence et très actives, contrôlées par le Dragon Noir: la Société des Officiers Retraités; la Société Jimmu (du nom d'un empereur légendaire), créée en 1932 et dont le fondateur, membre du Dragon Noir, a été arrêté pour complicité dans le meurtre du ministre Inoukaï, coupable de ne s'être pas plié à tous les desirs de l'état-major; elle fait de la démagogie anticapitaliste pour tromper les masses.

Le Kokouhontia (Société des Fondateurs de l'Etat) fondée en 1924 par un ami de Toyama, Hiranouma, membre du Conseil Privé de l'Empereur; le fameux général Araki, célèbre par sa haine de l'U.R.S.S., est membre de cette Société qui utilise à merveille la démagogie des diverses ligues fascistes; elle comprend les clubs des nouveaux trusts de l'in-

dustrie chimique et de l'industrie des armements (Mori, Tanaka, Nogouti, etc.).

La Société de la Culture, fondée en 1901 à l'époque où naissait au Japon le mouvement socialiste et où le vaillant militant Sen Katayama commençait son action; elle a pour tâche d'éduquer la jeunesse et d'écarter d'elle le « péril rouge ».

La Fraternité du Sang que dirige le prêtre bouddhiste Inouye, ancien maître de jiu-jitsu à l'Ecole de la Police, puis espion en Mandchourie du Sud, enfin prêtre bouddhiste et assassin du ministre Inoukaï.

Ajoutons que Sougiyama, ministre de la Guerre, et Foushimi, amiral en chef, sont membres du Dragon Noir.

Etc., etc...

C'est ainsi qu'à l'intérieur comme à l'extérieur, le mystérieux Dragon Noir travaille dans l'esprit du Grand Japon, soutient le principe du Yamato Damas. hii — la race nipponne est la première du monde. Avec quelles ressources, demandera-t-on? Elles sont nombreuses et diverses: prélèvements sur les fonds secrets, subventions données par les gros capitalistes, recettes commerciales, car de nombreuses officines d'espionnage sont camouflées en firmes commerciales, bénéfices provenant de centaines de maisons publiques, de la contrebande d'heroïne, d'opium, de stupéfiants, gains résultant d'opérations bancaires, du chantage, du faux-monnayage en Chine du Nord, etc., etc...

Si l'action du Dragon Noir est multiforme, si ses agents sont d'origine très diverses — on en rencontre même qui sont des journalistes français et des collaborateurs du Comité des Forces — ses ressources sont variées et toutes, elles témoignent du degré de pourriture auquel on est arrivé l'impérialisme, plus particulièrement l'impérialisme nippon.

X...

SEXX^e ANNIVERSAIRE D'OCTOBRE

LES E. S. I., 24, RUE RACINE - PARIS
VONT COMMENCER LA PUBLICATION DE
L'OUVRAGE MONUMENTAL ET UNIQUE

L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION RUSSE

Dans la seule traduction autorisée de l'original soviétique
ornée de nombreuses illustrations et des portraits des maîtres du socialisme
Cette grande œuvre collective a été réalisée sous la direction immédiate de
MAXIME GORKI - V. MOLOTOV - K. VOROCHILOV - S. KIROV - A. Jdanov, A. BOURNOV
J. STALINE

LE TOME I. — Du commencement de la Guerre mondiale aux journées de Juillet 1917. Paraîtra en Novembre.

LE TOME II. — De Juillet à Octobre 1917. Paraîtra en Décembre.

Ces deux volumes auront ensemble un prix supérieur à 50 francs.

Un prix de faveur, inférieur au prix marqué sera fixé pour tout souscripteur à ces deux volumes, qui nous enverra dès maintenant un acompte de 30 francs (bien spécifier « Souscription à l'Histoire de la Révolution Russe »). D'autre part les Souscripteurs seront servis les premiers à la parution de l'ouvrage.

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS

Ch. Postal 974-41.



PENDANT LA CAMPAGNE POUR LES
ÉLECTIONS CANTONALES

Faites de la propagande pour « REGARDS »
Demandez-nous du matériel: affiches et spécimens

strie des ar
gouti, etc.).
ndée en 190
pon le mou
aillant mili
çait son ac
quer la jeu
énil rouge »
ue dirige le
ancien maître
Police, puis
Sud, enfin
n du minis

inistre de la
n chef, sont

comme à
Dragon Noir
and Japon
ato Damas.
première du
ces, deman
euses et di
s fonds se
ar les gros
ales, car de
nnage sont
erciales, bé
es de mai
pande d'hé
s, gains ré
s, le chan
Chine du

est multi-
origine très
même qui
et des col-
ores — ses
oues, elles
ature auquel
plus carti-
ppon.

X...

BRE

SE

isme
te de
BOURNOV

e Juillet

un prix
x marqué
volumes,
pte de :
l'Histoire
les Sous-
parution

LES
ES
S »
cimens



PHOTO RENÉ ZUBEF

Les dernières clartés du ciel s'enfoncent à l'horizon. Dans la grande masse noire de la forêt, un fleuve s'allonge, comme un ruban d'argent. Un long train de bois en descend lentement le cours. Au loin, les hélices du remorqueur battent la poésie du soir. Plus près, c'est le bruit profond des vagues se nouant et se dénouant sans cesse autour des troncs.



UN GRAND ROMAN INÉDIT de Jacques SPITZ

CHAPITRE I

Le Laboratoire Carnassier

JUSTE-EVARISTE MAGNE, né à Cahors, dans le Lot, troisième fils d'un tonnelier, avait échappé de justesse au ridicule d'être prénommé Charles, comme son père.

Il le devait à sa mère, dont le jugement fut peut-être éclairé par l'approche de la mort : elle mourut, en effet, trois jours après la venue au monde du nouveau-né. L'enfance du jeune Juste, privé de mère, se traîna comme tant d'autres enfances malheureuses dans les ruisseaux d'abord, sur les bancs de l'école communale ensuite. Elle se fût peut-être poursuivie sur ceux de la Correctionnelle si un Frère de la doctrine chrétienne, dont la sœur était voisine de la cabane du père Magne, ne s'était intéressé à Juste et ne l'avait fait entrer au petit séminaire. Il s'y montra relativement studieux, mais peu tenté par la vocation ecclésiastique. A vingt ans, après une suite de hasards variés dont le miracle est qu'ils aboutirent, un diplôme de licencié ès-sciences de l'université de Montpellier vint terminer cette première période de son existence.

Licencié ès-sciences naturelles, Juste-Evariste Magne ne trouva pas plus aisément qu'avant l'obtention de ce titre, le moyen de vivre, comme faisaient apparemment tous ceux qui l'entouraient. Il songeait à s'associer avec un ancien dompteur devenu montreur de puces savantes, quand l'autorité militaire l'invita à franchir les grilles de la caserne de Quimperlé, Finistère. Le soldat Magne se disposait à servir la patrie avec toute la reconnaissance que l'on doit à qui vous alimente en bœuf bouilli, quand il se découvrit des pieds plats. Zoologiste, il n'eût pas dû ignorer cette particularité de sa constitution. Le fait est qu'il l'ignora jusqu'au jour où le poids du sac et la rudesse de manières de quelques sous-officiers lui ouvrirent les yeux sur son inaptitude à la marche. Rendu à la vie civile, il se fût retrouvé Evariste comme devant, si un ancien voisin de chambrée ne lui avait donné une lettre de recommandation pour le professeur Carnassier.

Carnassier, professeur au Collège de France, attendait de ses recherches sur l'hérédité, poursuivies en son laboratoire de la rue Cujas, le moyen d'entrer à l'Académie des Sciences, quai Conti. Il n'avait naturellement besoin de personne. Cependant, les milliers de mouches drosophiles qu'il entretenait aux fins d'expériences, réclamaient les soins de serviteurs attentifs. Juste-Evariste accepta avec reconnaissance d'entrer dans la voie royale de la recherche scientifique par l'humble porte des garçons de laboratoire.

Dès lors, deux ans durant, aux appointements de quatre cents francs par mois, Magne travailla rue Cujas, soignant, élevant, comptant, examinant des mouches.

Il faut savoir que, sur environ dix mille mouches drosophiles, on en rencontre une qui, par quelque détail anatomique : forme des ailes, variation dans la couleur rouge des yeux, aspect de l'abdomen, se distingue de ses semblables. Cette mouche, dite mutante, peut transmettre ses caractères particuliers à sa descendance. Le travail de Magne consistait à croiser les mouches mutantes et à observer la façon dont les caractères distinctifs des parents se répartissaient entre les individus de la portée. A force de tourner et retourner des mouches sous la loupe, Juste-Evariste Magne en était venu à les connaître mieux qu'aucun homme au monde. Entre temps, poursuivant tant bien que mal ses études théoriques, il n'était pas sans avoir acquis, sur le sujet, des idées personnelles, mais s'abstenait d'en faire part à Carnassier, son patron, dont la froideur était assez décourageante, et dont les confidences n'allaient guère au delà de réflexions d'une navrante banalité :

— Claude Bernard disait que l'animal qui a rendu le plus de services à la science était la grenouille. De nos jours, mon petit Magne, il dirait la mouche.

Or, un certain soir de février dont il devait garder longtemps le souvenir, Magne sortait du laboratoire le dernier, selon sa coutume. La température de 25° qui régnait dans les chambres d'élevage des mouches lui avait un peu desséché le gosier. Il entra dans le petit bistrot qui faisait l'angle de la rue Victor-Cousin, et,

ne reculant pas devant la dépense, se commanda un demi au comptoir. Le patron le connaissait bien.

— Tenez, monsieur Magne, voilà qui va vous intéresser, dit-il en lui tendant l'*Intran*.

Magne jeta un regard sur la page : on y voyait la photographie de la reine des Halles Centrales, mais le pouce du patron indiquait un article dans la colonne de gauche :

Une curieuse épidémie

« C'est une bien curieuse aventure qui arrive en Indochine, aux habitants du village de Saravan, chef-lieu du district de Laos, sur un affluent du Mé-Kong. Des nuées de mouches, vraisemblablement chassées de la forêt tropicale par les pluies, se sont abattues sur la contrée obligeant les indigènes à abandonner leurs cases et à refluer vers le sud. L'exode des populations prend des proportions qui semblent inquiéter l'administration locale. C'est égal, si fuir devant le tigre était excusable, fuir devant les mouches ne fait guère honneur au courage des Laotiens! »

— C'est une réclame pour Fly-Tox, fit Magne dédaigneux.

Le patron, qui souhaitait un peu de conversation, continuait :

— Ah! monsieur Magne, gardez bien vos mouches, sans quoi nous saurions à qui nous en prendre...

— Les hommes sont plus dangereux, répliqua Magne pour couper court à l'entretien.

Il paya vingt-cinq sous et, constatant qu'il ne lui restait plus que sept francs trente-cinq pour aller jusqu'à la fin du mois, prit sans joie le chemin du boulevard Saint-Michel qui le ramenait chez lui, rue Visconti. Evidemment, il possédait encore, dans son garde-manger, une livre de sucre en poudre et un demi camembert, mais le problème du dîner consistait à joindre ces deux denrées extrêmes sans trop entamer ses réserves pécuniaires, et c'est à quoi il songeait quand l'aventure entra brusquement dans sa vie : une voix féminine demandait le chemin du Panthéon. Surpris, il tourna la tête :

de l'autre côté des grilles du musée de Cluny, une jeune fille cherchait vainement la sortie du jardin.

A force de surveiller des mouches en bocaux, Juste-Evariste Magne avait pris l'habitude des bêtes captives. A la jeune fille prisonnière, il indiqua le chemin pour sortir du musée, en l'accompagnant lui-même de l'autre côté de la grille, tout le long du boulevard Saint-Germain, puis de la rue de Cluny. Au tournant de la rue du Sommerard, il savait qu'elle s'appelait Micheline, qu'elle avait dix-sept ans, qu'elle était arrivée la veille de Château-Chinon pour retrouver sa tante, chaisière à Saint-Sulpice, en attendant de se placer dans une maison bourgeoise, qu'elle se dépêchait de visiter les curiosités de la capitale pendant qu'elle en avait encore le temps, qu'au musée de Cluny tout était décidément bien vieux, mais bien entretenu... Quand la jeune Micheline déboucha enfin square de la Sorbonne, Evariste se trouva face à face avec elle et la regardant machinalement comme il faisait pour les mouches sortant du bocal d'élevage, il eut un sursaut : Micheline avait des yeux bleus, alors que les drosophiles n'avaient habitué Magne qu'à la gamme des rouges.

Le Panthéon était fermé, mais Saint-Etienne-du-Mont était ouvert qu'on pouvait visiter. Micheline, Parturier de son nom de famille, suivie de Juste-Evariste Magne toujours muet, traitait longuement en déambulant dans la nef, des beautés du Morvan, en été surtout, parce que, les autres mois, il y pleut tout le temps, des bœufs blancs, des étangs, des orages fréquents-qu'à-la-fin-je-n'avais-plus-peur-du tonnerre, et de la table d'orientation au-dessus de Château-Chinon qui donnait la direction de tous les cols, en couleurs avec les distances même... Quand, enfin elle posa à Juste-Evariste une question discrète sur ses occupations, et qu'il avoua travailler dans un laboratoire, la stupéfaction la fit muette. Un laboratoire! Surtout! Et l'air si jeune encore! Son silence fut si éloquent et si prolongé que Juste pensa avoir déplu.

— Que croyiez-vous donc que je faisais? demanda-t-il humblement.

— Je m'étais fait une idée, répondit Micheline, je croyais que vous étiez dans l'alimentation.

Tout inexpérimenté qu'il fût, Juste n'était pas sans savoir qu'à une dame qui accepte votre compagnie, il convient d'offrir le cinéma. Mais deux places à quatre francs excédaient ses ressources. Alors, à force de méditer sur sa situation difficile, tout en faisant semblant d'écouter le récit d'un jour de foire aux bestiaux à Autun, il eut une idée de génie : Carnassier qui dînait avec le directeur de l'Hygiène Publique au Ministère devait être absent, il proposa à Micheline de visiter le laboratoire.

Rue Cujas, Micheline, frappée d'une terreur respectueuse devant la verrerie scientifique, ne souffla plus mot. Juste, au contraire, se retrouvait dans son élément. Désireux de briller, il entreprit d'initier d'un seul coup la visiteuse aux derniers secrets des recherches biologiques sur l'hérédité. Il parlait de Mendel, de Morgan, de caractères récessifs, de caractères dominants, de chromosomes, de localisation de facteurs, d'ailes sans cellule anale. Peu à peu, il s'échauffait :

— Et tout cela, s'écriait-il dans le laboratoire désert, ne sont encore que des vues bornées par les rapports d'expérience, les courbes statistiques, ce sont des idées de patron assis devant sa table de travail et préparant son compte-rendu pour l'Académie des Sciences. Mais lorsqu'on est comme moi en contact avec la matière vivante, quand on touche de ses doigts les larves, quand on palpe le abdomen, les antennes, compte les facettes des yeux, les nervures des ailes, quand on a veillé sur le vol, la nourriture et le sommeil de milliers de mouches, on s'aperçoit que le mystère est bien plus grand, bien plus impénétrable qu'on ne peut le dire. Un mouvement de pattes, un raidissement de poil, une variété dans l'éclat des soies, tout cela prend une signification que les mots ne peuvent pas dire. On classe les microbes, les mouches, les chiens, les chats, les éléphants en embranchements, sous-embranchements, en genres, familles, tribus, variétés... On croit être quitte, quand on a tout étiqueté, rangé chaque animal dans son casier, mais la matière vivante se soucie bien peu de toutes ces classifications, de tous ces échafaudages de dénominations. La matière vivante, écoutez-moi, cela bouge. Tenez, on croit que la terre est bien stable, que la mer est calme, que la petite rivière où l'on va se baigner sera là l'année prochaine, sera là toujours. L'année prochaine, elle y sera peut-être encore, mais non pas toujours. La terre tremble, les volcans crachent, les grands cataclysmes géologiques peuvent reprendre demain et bouleverser la face du monde. Eh bien! pour la matière vivante, l'équilibre est encore plus instable. Son sommeil apparent est encore plus léger que celui de la terre. Il suffit d'avoir vu combien il faut peu de chose dans un germe pour qu'il produise un monstre. De grandes secousses peuvent agiter demain tout le protoplasma de la vie. Demain, qui sait? Des diplodocus, des mastodontes peuvent renaître...

Il s'arrêta pour souffler. Micheline le regardait, bouche bée.

— J'ai compris, dit-elle, ce n'est pas la peine de vous mettre en colère.

Alors, Juste éclata de rire, et, revenant à une compréhension plus saine de leurs situations respectives, il tendit à l'innocente Micheline de la pulpe de banane pour qu'elle en donnât aux drosophiles aux yeux pâles.

— Oh! quelles drôles de petites mouches! s'exclama-t-elle ravie.

Il montra la grande cuve où grouillaient les larves écloses dans l'après-midi.

— Quelle horreur! fit-elle.
Mais quand Juste lui eut fait voir une aile de mouche au microscope, elle ne douta plus qu'il fût un très grand savant et lui prit la main pour le remercier.

Depuis longtemps l'heure était passée où elle aurait dû être rentrée chez sa tante. Quand elle s'en aperçut, elle poussa un cri. Juste la raccompagna jusqu'à l'entrée de la rue des Cannelles, pas plus loin, parce qu'elle était peut-être déjà connue dans le quartier. Puis, dans une vapeur de rêve, il regagna lui-même la rue Visconti. Il ne songea pas à dîner, il ne pensait qu'aux yeux bleus de Micheline, dont le séparait seulement le boulevard Saint-Germain. Sur le carreau de sa chambre, il déplaça son lit de fer, afin d'avoir le visage tourné vers elle pendant qu'il dormirait.

Le lendemain, au laboratoire, le per-

sonnel s'entretenait des mouches d'Indochine. Les journaux du matin reproduisaient de nouvelles dépêches de Saïgon, l'épidémie s'étendait. Magne avait l'esprit ailleurs : il n'arrivait pas à comprendre par quelle distraction il avait pu quitter Micheline sans convenir d'un rendez-vous. A la pensée qu'il ne la reverrait peut-être jamais, une sueur froide lui venait à la paume des mains et les bœufs lui glissaient dans les doigts. Dès qu'il fut libre, il alla droit à l'entrée de la rue des Cannelles, décidé à attendre aussi longtemps qu'il le faudrait pour voir passer Micheline.

Trois heures durant, il monta la garde. Les enfants du quartier ne faisaient même plus attention à lui, et il savait par cœur tout ce que contenaient les vitrines des magasins d'ornements religieux à l'angle de la place, il attendait toujours. A sept heures, il acheta, pour tuer le temps, un journal du soir à un vendeur qui passait. Il eut le loisir de tout lire, jusqu'à la dernière heure :



Rue Cujas, Micheline, frappée d'une terreur respectueuse devant la verrerie scientifique.

L'inquiétude en Indochine

« La pullulation des mouches dans la haute vallée du Mé-Kong, dont nous avons rendu compte dans nos dernières éditions d'hier, prend des proportions nettement anormales. Une équipe sanitaire de la Croix-Rouge indochinoise a quitté Saïgon pour se rendre dans les régions atteintes où règne le typhus. De Hanoi, on signale également que certains villages proches de la frontière du Yun-Nan ont dû être évacués devant l'invasion ailée. Le gouvernement général a prescrit une enquête et donné des instructions aux chefs de district pour que soient rappelées aux populations les règles élémentaires de l'hygiène.

« Désireux d'obtenir pour nos lecteurs quelques renseignements sur ce curieux fléau, nous avons envoyé un de nos collaborateurs à l'Institut Pasteur. Personne n'a pu le recevoir, mais nous avons rencontré un meilleur accueil auprès de M. Bernard Brunius, le savant professeur de religions orientales au Musée Guimet, qui a bien voulu répondre obligeamment à nos questions. Il nous a rappelé que les Laotiens avaient toujours fait preuve d'une terreur sacrée à l'égard des diptères — ainsi nomme-t-on les mouches en langage scientifique — en sorte que l'émotion qui paraît s'emparer des populations indigènes doit être mise sur le compte de l'atavisme religieux. « L'Oriental qui serre sur son cœur un cobra s'enfuit devant une mouche. L'Européen qui se rit de l'insecte est terrifié par le serpent, source des malheurs de son père Adam. Ainsi va le monde », a conclu avec un sourire l'éminent professeur dont il convient sans doute de partager le scepticisme aussi aimable qu'éclairé. »

A 11 heures du soir, Micheline n'ayant toujours pas paru et la pluie commençant à tomber, Magne abandonna sa faction. La mort dans l'âme, il prit le chemin de son logis, se demandant s'il ne descendrait pas la rue Bonaparte jusqu'à la Seine pour en finir avec la vie. Une petite fine, qu'il s'offrit sur le zinc en face de l'école des Beaux-Arts le remit sur la bonne voie : celle de sa chambre. Comme il criait son nom dans le noir à la concierge, un grognement sortit de la loge :

— Monsieur Juste! Vous enfin! Un mot urgent qu'on a apporté pour vous ce soir. Une seconde, attendez.

Un mot de Micheline, pensa Juste dont le cœur se mit à battre avec violence. Quel fou il avait été de ne pas rentrer plus tôt! La vieille alluma le gaz, tendait l'enveloppe par la fente de la porte : le professeur Carnassier demandait à Magne de venir le voir immédiatement. Alors, Juste, tombant des sommets de l'espoir, ne put que soupirer :

— Ah! merde!

— Monsieur Juste! protesta la concierge, je vois bien que vous avez bu, vous n'êtes plus vous-même. Vous feriez mieux d'aller vous coucher.

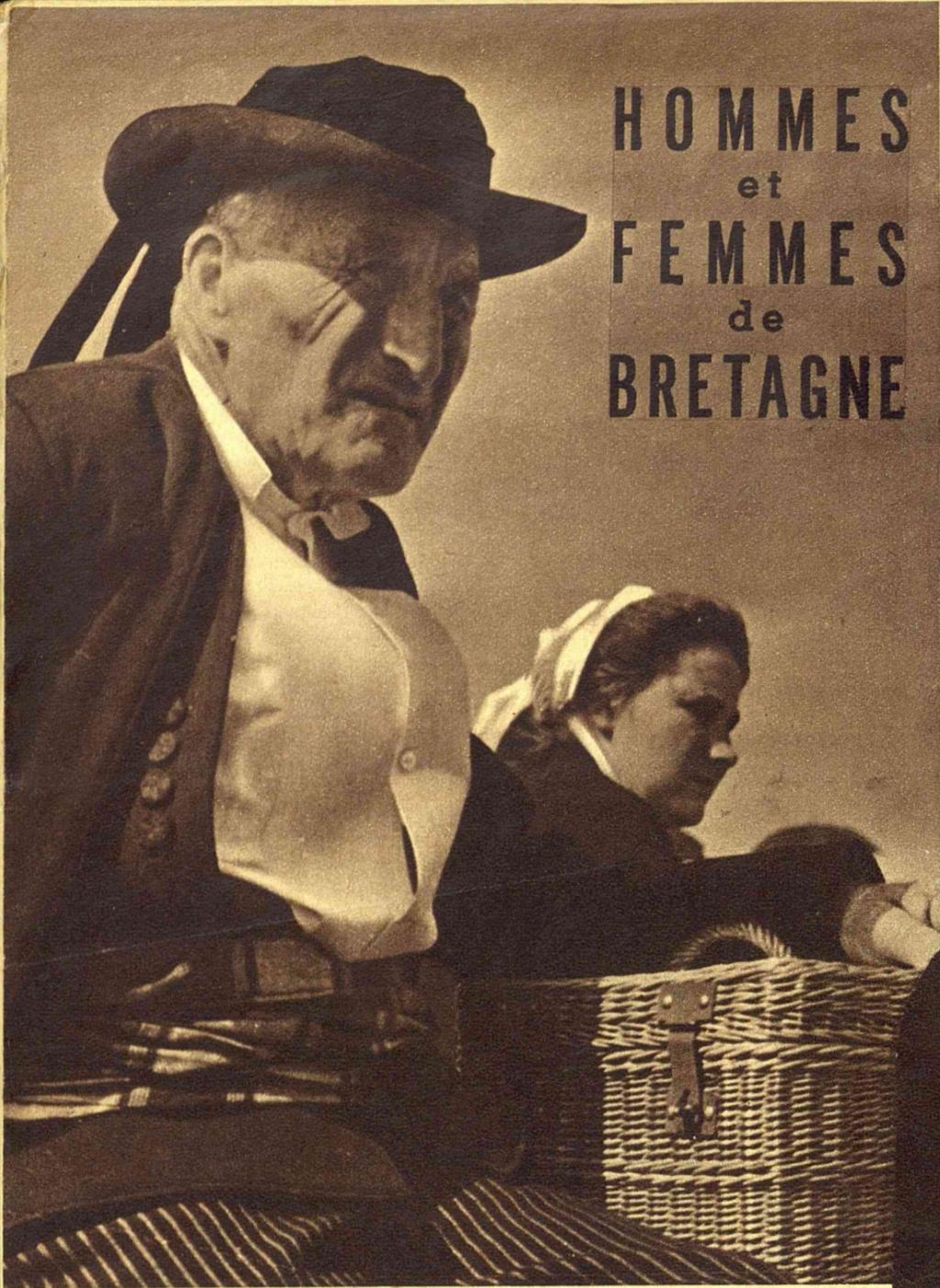
— Vous aussi, répliqua Magne.

Il ne savait plus ce qu'il disait.

Quand il arriva le lendemain au laboratoire, le patron l'attendait déjà.

— Mon petit Magne, lui dit-il en plissant jovialement les yeux, je voulais vous annoncer, hier soir, la bonne nouvelle : nous partons. Vous avez vu cette histoire de mouches dans les journaux? Il paraît que c'est beaucoup plus grave qu'on ne le dit. Les colonies ont demandé à la Santé Publique l'envoi de toute urgence d'une mission scientifique d'études.

(Voir la suite, page 26.)



HOMMES
et
FEMMES
de
BRETAGNE

au Pardon de Saint

UN REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE
de CHIM



↑ On vient de loin avec ses provisions et l'on s'installe près de la chapelle pour ne pas manquer les offices et la procession.



La procession passe, l'attention et l'émotion sont à leur comble. ↑

Les costumes sont d'une somptuosité quasi orientale. →

Le pardon se finit dignement par une tournée de tape-cul où les gars font valcir leur adresse. ←



e Sainte-Anne-la-PALUD

HIQUE

CHACUN éte a lieu dans la baie de Douarnenez le pardon de Sainte-Anne-la-Palud où viennent de toute la Bretagne des milliers de pèlerins, certains en carriole de ferme, certains à pied. Il en est qui cheminent pieds nus de village en village pour en avoir fait vœu à la sainte un jour de détresse.

Ils tiennent leur promesse, et parfois traversent ainsi la Bretagne entière. Des marins apportent à la Sainte en ex-voto un bateau taillé au couteau et finement gréé, et la chapelle de Sainte-Anne, comme d'ailleurs la plupart des chapelles de la côte bretonne est plafonnée de ces bateaux suspendus à la voûte par un mince fil de fer.

Le jour du pardon, hommes et femmes de Bretagne, de Léon et de Cornouailles sortent les costumes de cérémonie qui durent toute la vie. Ceux des hommes ont des boutons d'os et d'argent, le paysan porte la boucle d'argent au chapeau, et parfois encore le gilet brodé de jaune. Ceux des femmes, surtout ceux des jeunes filles choisies pour porter la vierge ou les bannières à la procession, sont d'une rare somptuosité quasi orientale : draps blancs, velours noirs brodés d'argent, scintillants de perles et de paillettes, tabliers de soie lourde lourdement surbrodés.

Les coiffes des pays bretons se mélangent ce jour-là autour de la chapelle de Sainte-Anne qui domine la mer, c'est le tube magnifique de la bigouden, la calotte au ruban moiré rosé ou bleu volant dans le cou de la Pont-Aven, le cône tronqué de la Quimpéroise, le carré ailé de la Plougastelen dont les rubans sont de couleurs violentes et multiples, la coiffe de tulle simple des sardinières de Concarneau, d'Audierne et de Douarnenez. Dans la Source Sainte, les fidèles boivent l'eau miraculeuse qui paraît-il donne la santé. Les jeunes filles y posent des épingles. Si l'épingle tient sur l'eau, elles se marieront dans l'année, si l'épingle va au fond, elles resteront filles.

Pour la fête de Sainte-Anne, 5.000 fidèles sont venus cette année à La Palud. Une foule de plus de 20.000 congés payés et touristes les regardaient. Cela ne troubla en rien les belles filles qui à la procession après les vêpres, portent de reposoir en reposoir la vierge sur leurs épaules, ni les spectateurs assis sur le parcours et qui abritent du soleil sous leurs larges parapluies les provisions apportées. Un si grand nombre de photographes se presse pour filmer la procession qu'ils deviennent eux aussi un élément de la fête, tout comme le tape-cul où les gars montrent leur adresse, le manège de chevaux de bois et le tir à la carabine de la fête foraine où l'on finit dignement une journée mémorable.

La Chapelle de Sainte-Anne-la-Palud et la foule des fidèles.



La procession après Vêpres parcourt la colline au-dessus de la mer, allant de reposoir en reposoir.



Les larges parapluies sont ouverts pour abriter les provisions du soleil.



La jeunesse est coquette, bien coiffée, gantée, finement chaussée. Le frère ou le fiancé est justement venu en permission pour la fête.

La conférence de NYON

(Suite de la page 3.)

Ainsi, en dépit de quelques résultats que l'on veut bien espérer positifs, l'accord de Nyon est loin de régler de façon satisfaisante le problème de la sécurité en Méditerranée. Au surplus, tout dépend de la façon dont seront appliquées par la France et l'Angleterre les décisions de Nyon. Tout dépend donc, encore une fois, de la fermeté des puissances pacifiques, de la volonté des grandes démocraties de dire non à l'agresseur. Un agresseur qui menace à Nuremberg, accumule les ruines en Espagne, torpille les navires de commerce en Méditerranée et fait sauter les immeubles à Paris.

C'est cette fermeté que Léon Archimbaud réclame si justement dans l'article que nous publions dans ces colonnes, qui conditionne en fin de compte, non seulement l'arrêt de la piraterie en Méditerranée, mais plus généralement la Paix. Une paix qui exige aussi, pour exister, que Mussolini et Hitler ne soient pas installés derrière les Pyrénées, et que le droit international soit reconnu enfin à l'Espagne républicaine comme à la Chine, ainsi que le réclament aujourd'hui unanimement tous les groupements représentatifs de la démocratie et des forces ouvrières organisées, depuis les Trade-Union britanniques jusqu'aux socialistes suédois.

REGARDS au "Prix des Amis du Sport Ouvrier"

Le Club Populaire du Croissant et du 5^e arrondissement organisera pour la troisième fois, le 19 septembre prochain, l'épreuve cycliste du **Prix des Amis du Sport ouvrier**.

Comme les deux précédentes, cette course se disputera par équipe de quatre hommes d'un même club, choisis par voie de tirage au sort, chaque équipe représentant un journal, une revue ou une coopérative.

Notre journal sollicite par les organisateurs n'a pu qu'être d'accord avec la formule de cette épreuve et ainsi, c'est près de quinze organisations qui vont essayer, grâce à l'équipe qui la représentera de gagner l'épreuve et par la même, d'avoir en garde pendant un an, le superbe Challenge Pomies offert par les amis de ce dernier pour perpétuer son souvenir.

De leur côté, les équipes auront à cœur de faire l'impossible pour conserver en garde le Challenge Barbusse que donna l'an dernier le journal « L'Humanité ».

Pour l'historique de la course, il est à noter que la Coopérative des Porteurs de journaux enleva la palme deux années consécutives avec des équipes différentes et cette fois, beaucoup ont l'intention de ne pas la laisser gagner une troisième fois.

Pour les clubs, c'est Villeneuve-Saint-Georges qui s'adjudgea pour un an le Challenge Barbusse.

Le parcours de 120 kilomètres environ part du Bourget puis Senlis, Creil, Chantilly, Persan, Pontoise, Val-Notre-Dame, Colombes où l'arrivée se fera près du Stade de Colombes où se dérouleront les Challenges Syndicaux d'athlétisme.

Le départ de la première équipe aura lieu à 13 heures précises et les suivantes partiront ensuite de cinq en cinq minutes escortées des voitures de l'organisation représentée.

L'arrivée est prévue pour la première équipe vers 16 heures.

Le vestiaire aura lieu au 100, rue de Flandres au Bourget, où se fera, à partir de 11 heures, la distribution des dossards et des maillots.

Tous les amis de « Regards » et du Sport ouvrier viendront applaudir toutes les équipes qui, sans nul doute, disputeront chaudement les trophées en jeu.

CONTRE L'INCENDIE

Assurez-vous à
" LA SOLIDARITÉ "
9, rue de Maubeuge, PARIS

Administrée par les Associations
Coopératives et Ouvrières
Capitales en cours

QUATRE MILLIARDS DE FRANCS
DEMANDE DES AGENTS

partout où elle n'est pas représentée

Dans Nanking Road, la police et la foule se pressent dans la rue après les bombardements des grands hôtels « Palace » et « Cathay ».



SHANGHAI sous les BOMBES

COMME il fait en Espagne, le fascisme accumule sur la Chine les ruines et la douleur, l'épouvantable vision de la mort. Population dont on s'excuse presque de dire qu'elle est « innocente », femmes pressant contre elles leurs petits, multitude de pauvres gens, de travailleurs, de Chinois à qui il est tenu pour crime de fouler leur propre sol, voilà la proie offerte à l'aviation des militaires nippons, la clique fasciste du « Soleil Levant ».

De Madrid à Shanghai, l'axe Berlin-Rome-Tokio signifie la mort. Mais le peuple chinois s'unit pour sauver la patrie, la liberté, la vie.

Ces photographies qui nous parviennent de Shanghai, témoignages d'une horreur indicible, ont été prises dans cette ville après un des bombardements du mois d'août.

Les cadavres jonchent le sol de Nanking-Road devant les grands hôtels « Cathay » et « Palace »



A Shanghai, au coin de l'avenue Edouard-VII, le conducteur de cette voiture a été brûlé vif à sa place par le bombardement.



Pêle-mêle, les cadavres des Chinois, tous des non-combattants, sont entassés dans un camion.



Les troupes britanniques revenant des quartiers bombardés.



A gauche : Dans Nanking-Road, le service de secours jette dans un camion les restes des victimes de trois bombardements aériens.

EXCLUSIVITÉ "REGARDS"

Monsieur ANTONIO*



ILLUSTRATION de MARTIN VIVES

M. ANTONIO nous regarda... Nous étions trois ou quatre qui avions eu la même idée... Rien ne bougeait de sa figure de vieille cire.

— Monsieur Antonio, lui dis-je, vous savez, hein?

— Il y a longtemps que je sais... me répondit-il.

Puis il ajouta, d'une voix pleine de mépris et de colère :

— J'espère que vous allez faire votre devoir?

Mlle Maria pleurait sur un divan. Il la regarda, puis il se tourna vers nous avec un air moins dur. Pascal Masdavaill en profita pour lui demander :

— Monsieur Antonio, que voulez-vous que nous fassions?...

Il me semble que je le vois et l'entends encore. Il montra, par la fenêtre ouverte, le chemin de la frontière.

— Si vous étiez mes enfants, nous dit-il, ce serait bien simple. Je vous montrerais ce chemin...

Puis il laissa tomber son bras et murmura :

— Pauvre jeunesse!

En retournant à la Cluse, Pascal Masdavaill était très excité.

— Il a raison, le vieux, disait-il. Le plus sûr c'est encore de désertir...

Aucun de nous n'osait lui donner raison. Je crois que nous avions peur de nous entraîner à quelque bêtise. Et puis, Pascal, tout le monde savait qu'il était amoureux de Mlle Maria, mais alors bêtement, comme un vantard et un flambard qu'il était et que tout ce qu'il disait n'avait aucune importance...

(*) Voir « Regards » du 9 septembre.

Et voilà. Nous partîmes tous, Pascal comme les autres. Le fiancé de Maria partit aussi. Il était aspirant. C'était un garçon ambitieux. Il fut tué dans le premier mois de la guerre, du côté de Mulhouse. La première femme de la Cluse qui fut frappée par la guerre, ce fut cette pauvre Maria, si douce qu'elle n'aurait pas fait de mal à une mouche. Il paraît que, du jour au lendemain, la peine la rendit méconnaissable.

D'autres morts s'ajoutèrent : Hyacinthe, le fils du forgeron; Joseph Noguères, l'instituteur; Tin Drouille, un qui disait toujours des farces. Puis des blessés, des prisonniers. Enfin, je n'ai pas besoin de vous dire... Personne n'était épargné. La Cluse était tombée sur ses genoux et les coups pleuvaient. On allait chez M. Antonio prendre des nouvelles, voir si ça finirait bientôt, se faire lire une lettre. On n'avait jamais vu cet homme aussi serviable. Mais il parlait à cœur ouvert.

Un jour, Bep Garrigue, qui avait été blessé et avait obtenu une permission de convalescence avant de remonter au front, passa en Espagne. Il n'y eut pas un grand scandale. C'était un type échaudé. Il y eut, autour de sa vieille maison, un remous de gendarmes, comme pour une affaire de contrebande, et ce fut à peu près tout. Les vieux Garrigue devaient être de méche. Ils retournèrent leurs poches pour montrer que leur fils ne s'était pas caché dedans. On leur supprima l'allocation...

Voilà mon Chicou Gonart qui suit le même chemin. C'était le seul soutien de sa vieille mère infirme. Mlle Maria venait la voir tous les jours. Elle lui disait :

— Vous avez de la chance de le savoir vivant!

Et elle lui laissait du secours... Tout le

monde comprenait que M. Antonio était derrière...

Puis ce fut le tour de Marcel, dit « Chou-pampou », un bûcheron qui, pour un rien, vous menaçait de vous renverser d'un revers de main en disant : « Si je t'envoie un « chou-pampou »! Un géant à qui rien ne faisait peur... De celui-là, ça étonna un peu. Puis, ce fut comme une maladie. Comment voulez-vous, avec l'Espagne à deux doigts... La vie à deux doigts... Pour des gens qui ne possédaient rien ou à peu près rien, qu'est-ce que ça coûtait de s'en aller vivre, bien tranquilles, à deux doigts de leur village! Cantalloube s'était fixé dans un mas du versant espagnol. Tout en gardant les vaches, il narguait les gendarmes qui surveillaient la frontière. On disait même qu'il venait rejoindre sa femme, certains soirs, et régler, avec sa famille, de petites questions de partage...

En 1917, ce fut le tour de Pascal Masdavaill! Qui aurait cru ça de cet animal de Pascal!... Il était venu en permission de détente à la même époque que moi. Il finissait sa perne au moment où j'arrivais.

Jamais je n'aurais imaginé cette chose de lui, le soir où je le rencontrai. La guerre ne l'avait pas beaucoup changé. Il était passé caporal. Et il avait la croix de guerre. Il avait déniché je ne sais où une tenue de fantaisie, bien cintrée, avec des cuirs comme de l'or, et il estomacait les gens de la Cluse. Il paraît qu'il ne démarrait pas des alentours de la maison de M. Antonio. Il entraient le voir; il faisait le beau devant Maria. Et eux le supportaient très bien...

Il y avait deux jours que j'étais à la Cluse et je n'avais pas encore osé monter chez M. Antonio. J'avais un peu honte de le revoir, après ces reproches qu'il nous avait faits avant de partir. Dans les tranchées, j'y avais pensé des milliers de fois. C'est Pascal qui me décida.

— Il te faut venir, me dit-il en clignant de l'œil. J'y monte ce soir. C'est mon dernier soir. Il y aura de l'intimité!

Sacré Pascal! On aurait dit qu'il m'invitait à faire une virée!

— Tu verras, disait-il, le vieux est plus chic que jamais! Ah! par exemple, c'est un type dur! Tu peux lui raconter l'histoire la plus terrible que tu voudras, ça ne l'épate pas! Tu peux y aller! Du sang à la ceinture! Je crois qu'il y trouve du plaisir!

— Je verrai... lui dis-je.

— Allez! Ne fais pas le couillon! cria Pascal. Il te glissera la piécette! Moi, je puis te le dire, mon vieux Ripoll, c'est pour Maria que je monte!

Je demandai à Pascal s'il ne devenait pas fou. Il me regarda avec colère.

— Fou, moi! Pourquoi, fou? disait-il. Regarde-moi un peu...

Il me faisait l'effet d'un bœuf qui voudrait séduire une fauvette.

Je montai le soir avec lui. Le cœur me battait comme pour une attaque. On nous fit un accueil de père et mère. Quelles braves gens! On parla, on rit, on mangea des gâteaux secs, on lampa du rancio de l'autre siècle. Et pour nous divertir un peu plus, M. Antonio se mit au piano et joua des choses galopantes qui nous foutaient la chair de poule. Puis Mlle Maria chanta. Au début, elle avait du mal à trouver sa voix juste, comme si elle chantait sans joie. Puis, peu à peu, elle revint à elle, et, à la fin, c'était comme un désespoir, quelque chose d'effrayant de beauté qui roulait de sa gorge. Je m'étranglais d'émotion dans mon coin. J'avais un peu peur, moi, le soldat de Tahure... Il fallait être bouché comme Pascal, aveuglé comme Pascal, pour ne pas comprendre que cette jeune fille était désespérée et qu'elle chantait comme on se roulerait dans des épines.

On reparla de la guerre. Rien que de la guerre. On en parlait moins au front. On

parla des déserteurs de la Cluse. M. Antonio nous regardait sans desserrer les lèvres. Mlle Maria se gênait beaucoup moins. Tout cela ne me revint que plus tard.

— Ils ont eu raison, disait-elle. Si Claude m'avait écoutée (Claude, c'était son fiancé), il serait encore en vie... Ils reviendront... Nous les fêterons... Ce seront les véritables vainqueurs...

Et d'autres choses de ce calibre.

Pendant qu'elle parlait, Pascal continuait à me cligner de l'œil. Il était à gifler. Il se figurait sûrement que Mlle Maria se mettait en frais pour lui.

Je rentrai tout seul à la Cluse. Pascal dit qu'il rentrerait un peu plus tard. Il n'était pas gêné, le monsieur!

Eh bien! Pascal, je ne devais plus le revoir... Le bruit de sa désertion courut à la Cluse deux jours après. Je n'osai pas remonter chez M. Antonio, comme je le lui avais promis. Je m'étais tout de suite dit : ils ont monté le coup à Pascal et à tous les autres aussi sans doute...

Je repartis au front. La tête me bourdonnait de cette histoire. Je ne pouvais penser qu'à ça! Mes copains, Bousquet en premier, doivent se souvenir de moi à cette époque. Les uns croyaient que ma femme ne m'avait pas fait de bons comptes, d'autres que je m'étais découvert cocu... C'était si fréquent!

Deux mois après, une lettre de ma femme m'apprit une chose qui me bouleversa plus que toutes les nouvelles d'Artois, de Champagne et autres charniers où j'étais passé... Tenez-vous bien! Mlle Maria avait tué Pascal... Puis elle s'était tuée à son tour! Et M. Antonio était parti à Fontfrède entre deux gendarmes!...

C'est sans doute la chose la plus forte que j'ai faite à la guerre. Je gardai cette nouvelle pour moi. Je me disais : A quel bon raconter cela aux copains. Ils ne connaissent pas Maria... Ils ne connaissent pas M. Antonio... Ils vont les piétiner... Et c'est encore cette pauvre bourrique de Pascal qu'ils plaindront... Je ne le cache pas. J'aimais ces gens-là... Je les pardonnais avant de rien savoir d'autre...

Je n'appris la vérité que plus tard : Une nuit, Pascal était revenu d'Espagne. Il était venu frapper à la maison de M. Antonio. Est-ce que Maria l'avait mal accueilli? Est-ce qu'il avait voulu exiger une chose que Maria n'avait pas voulu supporter? Allez savoir ce qui s'était passé entre eux avant la désertion, et cette nuit-là... Pascal était amoureux, il avait sûrement déserté par amour... Mais je pourrais jurer que Maria n'était pas amoureuse, elle... Je vous l'ai dit : c'est du désespoir qu'elle avait... Il n'y avait que Pascal pour ne pas comprendre une chose pareille...

Le fait est que mon Pascal, de dépit amoureux, de fureur, au lieu de regagner sagement son trou en Espagne, descendit tout droit à la gendarmerie de Fontfrède! Il se constitua prisonnier et il raconta tout ce qu'on voulait...

A la première heure du matin, il monta à la maison de M. Antonio avec les gendarmes. M. Antonio était couché. Mais Maria se tenait aux aguets. Lorsque Pascal se présenta, elle fit feu sur lui, sans dire un mot. Puis elle ferma la porte au nez des gendarmes et se tua derrière... »

◆ ◆

Bousquet et moi, nous avons gardé le secret tant qu'il a fallu. Jusqu'à la mort de M. Antonio...

Il est mort cet automne.

Je me suis proposé pour la veillée mortuaire. Le pillo était fermé. Et j'ai revu dans son cadre le pur, l'émouvant visage de Maria...



Les enfants espagnols qui ont passé tout l'été dans le camp de pionniers d'Artek en Crimée arrivent à Moscou où ils sont accueillis chaleureusement. Les enfants espagnols vont étudier dans une école espagnole de Moscou.

L'ENFANT Le FOYER

Le martyr de "l'Enfance Coupable"

Si ton père est alcoolique, si ta mère est hérédo-syphilitique, si tous les deux sont dans la misère, gare à toi, pauvre innocent ! Car si ces tares, si cette misère te poussent un jour à des actes que la loi réprouve, tu en répondras devant la Société tout entière. Il faudra payer, malgré ta jeunesse, et tu feras alors partie de ce grand « bataillon des sans-amour », pauvre dévoyé classé dans la catégorie dite « enfance coupable ». Bon pour la maison de rééducation.

Aniane. Sais-tu ce que cela veut dire ? Murs épais, fenêtres grillagées, cellules semblables à des cages à lion, mauvaise hygiène, mauvais traitements, atmosphère de méfiance, de terreur ; et voilà pour toi jusqu'à ta majorité. A moins que... Si, un jour, tu veux fausser compagnie à tes geôliers, t'évader d'air pur, voir des arbres, courir dans le soleil, fuir ce pénitencier où ta jeunesse étouffe, tu seras pourchassé comme un fauve, ramené à coups de fourches au bercail, sanglant, furieux, désespéré. Cela fera du bruit, peut-être y aura-t-il un scandale, l'opinion publique s'agitiera ; on dira une fois de plus qu'il faut une réforme complète du système pénitentiaire ; des êtres humains s'émouvront, protesteront, on leur fera de grandes promesses. De cela tu ne sauras rien ; toi, tu seras l'objet de « sanctions sévères et rapides » et, dans une voiture cellulaire — encore des grilles, encore des chaînes — on t'enverra à Eysses ou à Fresnes, parachever ta rééducation ; tu

auras la triste gloire d'être considéré comme un dur, une forte tête, un incorrigible...

Quand tu en sortiras, il y a 80 chances sur cent que tu sois alors un véritable criminel, on n'aura rien négligé pour cela : dans ton cœur il n'y aura plus de place que pour la haine, dans ton esprit, une seule idée, la vengeance. Alors, un jour, tu retourneras au bagne, mais au lieu d'être un bagne d'enfant ce sera un bagne pour grandes personnes. Pas grande différence.

Monsieur Rucart, vous dont nous connaissons la bonté, vous qui ne croyez pas plus que nous à l'enfance « coupable », avant même que tombent les murs de ces sinistres demeures dont vous ne voulez plus, faites que les malheureux qui s'y trouvent soient traités comme des malades et non comme des animaux pernicieux.

L. JOURDAIN.



MODE et COUTURE

Les collections des couturiers, les journaux de mode, montrent déjà les modèles d'hiver, soyons donc à la page ! Voici une petite robe deux pièces « pour tout aller » qui vous fera les derniers beaux jours en costumes tailleur (en portant une petite blouse avec) puisque vous la porterez comme robe, sous le manteau.

Elle est en fin lainage écossais, d'une grande simplicité de forme : jupe 4 les en biais, veste à manches longues et plates, corps assez ajusté, boutonné devant. Les manches sont montées à plat mais une petite plaque en plusieurs épaisseurs de même étoffe, coupée en forme de demi-lune, piquée et placée à l'intérieur de la veste, de chaque côté des épaules, donne à celles-ci la forme un peu large et carrée qui fait extrêmement jeune. Autour du cou, dans le bas des manches, au bas de la jupe, devant et derrière, un simple biais de velours (ton assorti à une des couleurs de votre écossais) forme, avec les boutons et la ceinture très étroite, également en velours, l'unique ornement discret et sobre de cette robe gentille et pratique.

les conseils
de *Ginette*

NOTRE CUISINE

RIZ A LA GRECQUE

Lavez 250 grammes de riz et faites-le cuire à l'eau bouillante de 18 à 20 minutes ; d'autre part préparez un hachis avec des restes de viande (300 gs. environ), du sel, de la noix muscade et des oignons hachés et cuits au beurre blanc ; d'autre part encore, épluchez des tomates et coupez-les en morceaux. Vous allez alors disposer dans un plat en terre une couche de hachis, une couche de tomates, une couche de riz et recommencez avec le hachis et ainsi de suite ; versez sur le dessus du plat deux œufs battus et mettez dans le four à feu doux pendant une demi-heure environ.

LES TRUCS DE LA CUISINIÈRE

Je vous rappelle que, pour éplucher les tomates, le meilleur système consiste à les laisser tremper quelques instants dans l'eau bouillante ; la peau s'en va ensuite d'elle-même.

Pour ne pas pleurer en épluchant les oignons, procédez à cette opération au-dessus d'un récipient rempli d'eau bouillante fumante ou encore sous un robinet d'eau courante.

Pour que le riz soi bon et reste bien en grain, faites-le cuire dans beaucoup d'eau salée puis, lorsque vous sortez la casserole du feu, versez un fort jet d'eau froide sur le riz et égouttez-le ; si vous voulez qu'il soit bien sec, étendez-le sur un plat et mettez-le au four à feu moyen ; de temps à autre, retournez-le avec une fourchette. Au bout de dix minutes il sera bien détaché en grains.

CONSEILS PRATIQUES

Si vous voulez qu'un fer à repasser glisse bien, promenez dessus alors qu'il est chaud un morceau de bougie que vous aurez auparavant enveloppé dans un chiffon en flanelle blanche.

Pour nettoyer vos miroirs, délayez un peu de blanc d'Espagne dans de l'eau additionnée de vinaigre, puis frottez avec une peau de chamois légèrement humectée de ce mélange. Après cela frottez avec une peau de chamois sèche.

Si vous avez du linge de soie et que vous voulez le conserver longtemps en bon état, n'attendez jamais qu'il soit très sale pour le laver : il s'userait plus vite. Utilisez de préférence le savon en pastilles ou alors préparez une mousse de savon, mais ne frottez pas l'étoffe directement avec celui-ci. Employez de l'eau tiède et mettez dans votre eau de rinçage, soit un verre de vinaigre, soit un verre d'acide acétique pour cinq litres d'eau. Plus la soie est fine, plus il faudra la repasser humide.

Après un certain temps, les tableaux accrochés au mur deviennent poussiéreux, sales, l'éclat de la peinture s'en trouve terni et même parfois la couleur altérée. Les tableaux peints à l'huile peuvent très bien se laver, toute- et que vous ne l'avez jamais fait, je fois si vous possédez une toile de valeur vous conseille de ne pas vous lancer sans prendre l'avis d'un professionnel. S'il ne donne pas un avis contraire, voilà comment vous devez procéder : posez le tableau debout sur une table et, avec du coton ou une éponge très douce et propre, essuyez la poussière, puis lavez à l'eau froide et pure. Si ce lavage à l'eau pure est insuffisant, employez une eau légèrement savonneuse, mais allez-y alors bien doucement, et employez un savon aussi neutre que possible. Rincez à l'eau pure et laissez sécher. Une fois sec, vous pouvez essuyer à nouveau très légèrement avec une peau de chamois ou un linge fin quelconque, à condition qu'il soit tout à fait propre.

La moisson dans un Kolkhoze

(Suite de la page 5.)

Au centre de cette auréole, le geste infatigable d'une femme. A grandes fourchées, elle nourrit la machine qui coule le grain et rend la paille.

Des voitures de blé arrivent sans cesse de la steppe au tabor. On ne dételle pas les chevaux, on leur apporte à manger dans des auges en bois portatives, de la paille et du grain mêlés, et ensuite de l'eau fraîche. C'est la saison où les juments ont des jeunes poulains. L'une d'elle arrivant des champs refuse de manger et de boire avant d'avoir vu son petit. Elle hennit pour l'appeler. Se redressant sur son lit de paille où il dort au soleil, le poulain accourt vers elle, et allonge sa belle tête pour téter. Il ne quitte plus sa mère jusqu'à ce qu'elle reparte aux champs, il reste près d'elle flanc contre flanc, ou se couche à ses pieds, et se roule dans la poussière.

On travaille par équipes avec un arrêt de quelques heures pendant l'ultime chaleur de midi. La locomobile chauffée à la paille lance un appel dans la plaine pour signaler la reprise du travail. Chaque minute compte dans cette bataille pour le blé qui dure deux mois.

Elle compte d'autant plus que le kolkhoze « Malatov » nous a lancé un défi à propos de la livraison du blé à l'Etat. Il s'agit de montrer aux « Molotovski » que les gars de « Kirov » qui jusqu'à présent n'ont pas perdu un seul « pari socialiste » sont décidés à continuer la tradition.

L'esprit gâté de « romantisme socialiste », je m'étais imaginé la livraison du blé comme une fête de fin de la moisson. Je voyais déjà les carrioles arrivant à la station de Priehip au trot cahoté de leurs chevaux. Je voyais les drapeaux et les caillots rouges portant le mot d'ordre de Staline : « En avant pour les 8 milliards de pouds de blé ». Les filles et les gars juchés sur les sacs, chantent à plusieurs voix. Sur la place devant la gare, le déchargement commence parmi les rires et les chants. Tandis que les gars les plus robustes font le va et vient en courant, les épaules ploquées, les filles dansent à l'Ukrainienne au son d'un accordéon qui joue « La petite pomme ». Elles ont mis leurs habits de fête, robes verte et rouges, manches bouffantes aux somptueuses broderies, légères casaque de couleurs vives. Les rubans multicolores qui flottent autour des têtes blondes, les couronnes de fleurs, les petites bottes de cuir qui battent le sol en un rythme de plus en plus accéléré, le meeling improvisé, une fois la dernière voiture vidée, les discours, les cris, les hurrahs, les chansons et les rires... J'avais si bien imaginé tout cela.

La vérité est plus simple. Coups de crayon administratif sur notre bon de livraison, par un employé pénétré de l'importance de sa fonction, et qui d'un geste autoritaire, replace son crayon sous sa ceinture, le long de la tempe droite. « Mise à cul » du camion le long du magasin à blé rempli presque jusqu'au plafond de blé et d'avoine aux reflets cuivrés et verts. Coups de rein accompagnés d'un « han ! » sonore, des gars qui élèvent le sac de blé à la hauteur des épaules pour le vider en un jet d'un blond mal.

Cette scène serait classique en France et ne vaudrait pas la peine que l'on en parle, mais ici elle a une signification sociale. Elle veut dire que les Kolkhoziens sentent de plus en plus la force des liens qui les unissent aux ouvriers. On n'attend plus la fin de la moisson pour livrer son blé, et ce qu'on perd en pittoresque, on le gagne en vitesse et en sécurité pour le ravitaillement des villes et des usines. On le gagne en force politique.

Notre chauffeur avait exagéré le danger, nous avons fini les livraisons bien avant nos concurrents — exactement deux heures cinquante minutes — et nous pouvons annoncer à notre retour sur le « tabor » qu'une fois de plus les « Kirovtzi » ont gagné leur « pari socialiste » et sont les premiers dans tout le rayon à avoir terminé les livraisons de blé à l'Etat.

Nous arrivons juste au moment de la pause pour le repas de midi. Nous allons nous attabler avec les autres, dans le réfectoire construit spécialement sur le « tabor ». L'annonce de notre victoire ne produit d'ailleurs pas l'effet que nous escomptions et j'avoue être un peu déçu d'avoir ainsi « manqué notre effet ». C'est que nous tombons en plein pendant la lecture collective des journaux, et les événements d'Espagne captivent toute l'attention des Kolkhoziens. Le bruit des cuillers de bois dans les assiettes métalliques se fait plus discret pendant que le camarade « responsable culturel » du Kolkhoze lit à haute voix la Pravda ou l'Agriculture socialiste. Sous les portraits de Lénine, Staline, Kirov, qui ornent les

murs au milieu des guirlandes de branchages, les paysans écoutent avec attention les dernières nouvelles sur la lutte du peuple espagnol pour sa liberté.

Le repas terminé, nous avons encore une demi-heure devant nous, et la plupart en profitent pour dormir un instant. Un groupe de jeunes gens, filles et garçons, fuyant la chaleur bourdonnante de midi, se sont réfugiés à l'ombre d'une voiture de paille et chantent à plusieurs voix :

Dors tranquille, petit trompette
Nous t'aimons tous si fort.
Dors tranquille, petit trompette
Oh toi le joyeux garde rouge.

Derrière nous, le « teuf-teuf » régulier d'un tracteur, qui des douze couteaux des charrues qu'il tire, commence déjà les labours d'automne. Il n'interrompt pas sa randonnée pendant l'heure de midi, et en me mettant debout, j'aperçois sa silhouette noire qui se détache dans le bleu du ciel. Un vol de corneilles le suit, comme des mouettes le sillage d'un navire. Trois ou quatre fois avant les semailles, la terre sera ainsi retournée pour que la neige puisse y pénétrer profondément, et pour remédier aux méfaits de la sécheresse l'été prochain.

Le travail de moisson se poursuit la nuit à la lumière des bees électriques qui éclairent le « tabor », à la lumière surtout de la lune qui donne un aspect fantastique aux gestes des femmes au-dessus de leurs meules de paille.

Je pars dans la steppe sur une charrette à blé qui va chercher une nouvelle charge, là-bas, sur la terre où le blé couché attend. La steppe est plate à l'infini. Nous avançons rapides, brinqueballés, face à la pleine lune qui éclaire tout le ciel. Autour de nous, la jachère odorante sent l'armoïse. Le petit gars de 14 ans qui conduit, me montre du bout de son fouet de lointaines lumières électriques. Là c'est le Kolkhoze « Staline », puis le Kolkhoze « Octobre », derrière nous, le Kolkhoze « Kirov ». Là-bas, où l'on voit ces incendies, c'est le kolkhoze « Molotov ». Plus loin c'est « Rosa Luxembourg », et là en face, c'est « Karl Liebknecht ».

Là, on a fini la moisson, et l'on a mis le feu aux éteules, ici, l'on fera de même dans quatre ou cinq jours, quand tout sera terminé, afin de détruire les insectes et la vermine qui, au printemps prochain pourraient endommager la récolte. De loin, la vue des champs qui brûlent et embrasent le ciel est magnifique. A l'opposé, sur la droite, la nuit a ramassé tous les nuages amenés dans la journée, et dans cette nuée sombre et limitée, passent des éclairs. On n'entend pas le moindre bruit de cet orage lointain.

Nous voici arrivés. Sous la lune, les paysans travaillent, remplissant les charrettes à grandes ratelées. La voiture ébarbée à coups de râtaux, car on ne doit pas perdre de blé en route, le petit garçon qui conduit prend le chemin du retour, doucement cette fois, avec sa précieuse cargaison. Avant son départ le chef d'équipe, qui veut lui signer un bon de livraison, met le feu dans un petit tas de paille pour y voir clair. Puis il écrase bien soigneusement les brindilles enflammées en disant :

— Faut faire attention, il y a au moins 5.000 pouds de blé, étendus là.

Il y a beaucoup de blé cette année ! Cette parole plus que toute autre m'est douce au cœur. « Il y a beaucoup de blé cette année » ! J'avoue que dans mon pays, je ne me suis jamais préoccupé de savoir si la moisson serait bonne. Chez nous, qu'il y ait belle moisson, cela ne fera pas baisser le prix du pain, mais n'enrichira qu'un peu plus les Louis-Louis Dreyfus, et autres grands fariniers de France. Tandis qu'ici, depuis le printemps nous y pensons. Je connais des camarades de Moscou, qui chaque jour cherchent avidement dans la « Pravda » des renseignements sur la récolte. Eh bien, la récolte, elle est ici, nous sommes assis sur elle, elle nous environne de toutes parts, elle est belle !

Je rentre assis derrière la voiture de blé, avec des épis au-dessus de la tête, dans la nuit claire, laissant la lune derrière nous. Il fait une large nuit, si belle, que l'on crierait volontiers de plaisir. Des grillons dans les buissons sur un côté de la route, jettent une vibration éperdue au clair de lune. Le petit gars chante à l'autre bout de la charrette. Sa voix m'arrive étouffée. Je reconnais la plus populaire des chansons russes, l'air des « Joyeux garçons » :

« Vive la vie,
« Vive la joie et l'amour.

Georges DREYFUS.

regards-tourisme

PRIX ACTUELS

VOYAGES	7 jours		15 jours		20 jours	
	1 pers. 1 chamb.	2 pers. 1 chamb.	1 pers. 1 chamb.	2 pers. 1 chamb.	1 pers. 1 chamb.	2 pers. 1 chamb.
Prix comprenant : voyage, séjour, boisson, pourboires et taxes.						
COTE D'AZUR : Nice	485	935	755	1.440	930	1.770
COTE D'EMERAUDE :						
Saint-Malo	385	720	615	1.140	790	1.460
Dinard	355	660	550	1.010	700	1.280
ALPES : Chamonix	445	875	690	1.365	875	1.735
CENTRE : Vichy	360	700	580	1.110	740	1.415
Vichy-Cure	—	—	790	1.520	1.015	1.950
SOMME : Le Crotoy	265	520	430	850	560	1.110
SEJOURS						
Prix comprenant : séjour, boisson, pourboires et taxes. (Voyage non compris.)						
ARIEGE						
Ax-les-Thermes, Foix, Aulus-les-Bains, Massat, St-Girons, Seix, Ussat-les-Bains, Luchon, Castillon, St-Paul, Tarascon	210	415	410	800	525	1.050
REPUBLIQUE D'ANDORRE						
Escaldes	210	415	410	800	525	1.050
COTE BASQUE						
Biarritz	280	560	560	1.120	735	1.470
COTE VERMEILLE						
Bonyuls	265	530	530	1.060	695	1.390
HAUTES-PYRENEES						
Luz-St-Sauveur, Pierrefitte, Campan, Argelès, Artigues, Baudéan, Sainte-Marie, Lourdes, Bagnères-de-Bigorre	225	435	440	850	575	1.110
Cauterets-St-Savin	255	490	500	970	655	1.270
ALSACE						
Belmont	260	490	515	970	675	1.270
Bellefosse	245	490	435	970	635	1.270

LECTEURS DE PROVINCE PROFITEZ DE NOS CONDITIONS AVANTAGEUSES POUR VENIR A PARIS VISITER L'EXPOSITION

	1 PERSONNE 1 CHAMBRE		2 PERSONNES 1 CHAMBRE		Repas libres non compris
	Catégorie Populaire (sans eau courante)	Catégorie Touriste (avec eau courante chaude et froide)	Catégorie Populaire (sans eau courante)	Catégorie Touriste (avec eau courante chaude et froide)	
3 JOURS PLEINS avec visite de Paris en car	110	125	205	225	2
6 JOURS PLEINS avec visite de Paris et Versailles en car	235	270	425	480	4
12 JOURS PLEINS avec visite de Paris, Versailles et Fontainebleau, en autocar	465	530	860	955	5

Ces prix comprennent le logement, les 3 repas (boisson non comprise), le service et les excursions en autocar. Dans chaque séjour il est prévu des repas libres à la charge des touristes, afin de leur donner une plus grande liberté (voir colonne 5).

SEJOUR LIBRE ne comportant que le Logement et le petit Déjeuner (Service compris)

3 JOURS	50	70	85	105
6 JOURS	60	125	140	195
12 JOURS	160	225	245	330

Adresser les fonds par mandat-carte au moins 5 jours avant l'arrivée à Paris. Ecrire à **REGARDS-TOURISME - 89, rue d'Hauteville, PARIS (X^e)**

POUR LES VOYAGES : DEPARTS TOUS LES SAMEDIS
POUR LES SEJOURS : DEPARTS LIBRES

TOUS RENSEIGNEMENTS ET INSCRIPTIONS A « REGARDS-TOURISME »,
89, rue d'Hauteville - PARIS-X^e.

fin des appareils à sous!..

par *netro*



- ON VA LES FONDRE POUR EN FAIRE DES RATEAUX DE CROUPIERS!..

- QUOI!.. TU CASSES TA TIRELIRE?..
- BEN OUI, T'AS DONC PAS LU LES JOURNAUX?..

PAPETERIE

LAPSUS

- JE VOUDRAIS UN PAQUET D'APPAREILS A SOUS!.. JE VEUX DIRE D' ENVELOPPES!..

- MON PAUVRE VIEUX, MAINTENANT QUE TU N'AS PLUS TES APPAREILS A SOUS, TU ES RUINE?..
- PENSES-TU ; J'AI ACHETE DES CHEVAUX DE COURSE!..

LES FAUX MONNAYEURS

- AH MES GAILLARDS, JE VOUS Y PRENDS AVEC VOS APPAREILS A SOUS!..

SOLDES SACS A MAINS.

- PUISQUE JE TE DIS QUE LES APPAREILS A SOUS SONT INTERDITS!

Ecoutez

UN DISQUE A ENTENDRE

« Polydor » vient d'enregistrer la « Rapsodie N° 2 » de Listz. Cet enregistrement, d'une parfaite réalisation, mérite les honneurs de toute disothèque sélectionnée.

Il est évident que jamais un enregistrement ne pourra traduire complètement le génie de Listz; mais cette dernière création de « Polydor » permet cependant de pénétrer toute la partie pittoresque d'une œuvre pianistique incomparable, riche par la liberté de ses accords, le chatolement de ses rythmes.

C'est Alexandre Borowsky qui exécute cette « Rapsodie N° 2 ». Nous l'avions déjà entendu dans la 1^{re} et la 15^e. Dans cette 2^e, il atteint à la perfection de l'interprétation d'une œuvre pleine de mouvement et de sensibilité.

JEUDI 16 SEPTEMBRE

- 17 h. 45 : STRASBOURG. — Rééducation possible du sourd-muet, par Mme Fournier.
- 18 h. 45 : RADIO-PARIS. — Les champs thermaux et l'éducation physique (causerie médicale).
- 20 h. 30 : RADIO-CITE. — Peer Gynt (Grieg).
- 22 h. 15 : RADIO-TOULOUSE. — Sélection sur Werther, par Massenet.

VENDREDI 17 SEPTEMBRE

- 12 h. 45 : RADIO-TOULOUSE. — Rigoleto (Verdi).
- 18 h. 30 : TOUR EIFFEL. — Centre confédéral d'Education ouvrière.
- 18 h. 50 : RADIO COLONIAL. — « La science et la vie », par Luc Durtain.
- 19 h. 35 : TOUR EIFFEL. — La voix de la C.G.T.
- 22 h. 5 : RADIO-CITE. — Symphonie N° 4 en la majeur (Mendelssohn).

SAMEDI 18 SEPTEMBRE

- 11 h. 45 : PARIS-P.T.T. — Tourisme : Vernon et ses environs.
- 14 h. : TOUR EIFFEL. — « Un grand éducateur syndicaliste : Albert Thierry », par Mme Emilie Lefranc.
- 18 h. : BRUXELLES FLAMAND. — Trio (Beethoven); Trio, op. 99 (Schubert).
- 20 h. : BRUXELLES FLAMAND. — Ouverture des Joyeuses Commères de Windsor (Nicolai); Suite (Pierné).

DIMANCHE 19 SEPTEMBRE

- 9 h. : STRASBOURG. — Causerie agricole : les meuneries-boulangeries coopératives.
- 18 h. 30 : PARIS-P.T.T. — Musique symphonique (Mozart).
- 20 h. 30 : TOUR EIFFEL. — Concert symphonique (Ravel, Florent, Schmitt)
- 22 h. 45 : PARIS-P.T.T. — Musique enregistrée.

LUNDI 20 SEPTEMBRE

- 11 h. 45 : PARIS-P.T.T. — Chronique du Tourisme.
- 14 h. 15 : RADIO-PARIS. — Mélodies (Chopin, Schubert).
- 16 h. : PARIS-P.T.T. — Transmis du studio de la Schola Cantorum (Déodat de Severac, Saint-Saëns).

MARDI 21 SEPTEMBRE

- 18 h. 30 : TOUR EIFFEL. — Emission du centre confédéral d'Education ouvrière.
- 19 h. 35 : TOUR EIFFEL. — Voix de la C.G.T.
- 20 h. 30 : PARIS-P.T.T. — Musique symphonique (Schumann, Rossini, Jacques Ibert).

MERCREDI 22 SEPTEMBRE

- 12 h. 15 : RADIO-PARIS. — Musique de Gabriel Pierné, Debussy, Gabriel Fauré.
- 21 h. 30 : PARIS-P.T.T. — Musique symphonique (Mozart, Ravel).

regards

40
17.50
1.75 Boigo
0.95 Suisse
24 pages



UN BEAU REPORTAGE
de
CHIM
SUR

le pardon
de Sainte-ANNE-la-PALUD